

mémoire

plurielle

LES CAHIERS D'AFRIQUE DU NORD

17

Un été qui s'achève,
un été qui n'a pas
tenu ses promesses,
et voilà déjà l'au-
tomne qui nous
invite à la réflexion.

Mémoire Plurielle a
trouvé son équilibre.

Nous souhaitons,

dès cette année, augmenter le nombre de pages de certains articles, nous ouvrir à d'autres formes d'art – par exemple à la musique, comme Saint-Saëns dès ce numéro –, donner une place à la poésie, à certains essais littéraires, publier de larges extraits de conférences. Tout cela en conservant la structure de la revue. *Les Cahiers de biographies*, très appréciés, verront aussi un développement intéressant.



La parole

nous appartient



Espace historique 3
Les chalands du soleil (2)
Emile et Simone Martin-Larras



Ecrivain public 16
Evocation carthaginoise
Madame X.



Hommes singuliers 19
Tuer la mort
Jean Brune

Le jardin des arts 22
Saint-Saëns à Alger
Marc Baroli



Point livres 28
Repères bibliographiques
Janine de la Hogue

Les chemins de mémoire 32
Carnets de route marocains
René-Maurice Graindorge

Brève 36
La nostalgie de Marcello-Fabri

édité par Mémoire d'Afrique du Nord,
119, rue de l'Ouest, 75014 Paris. Tél/Fax : 01 45 42 78 75.

Directrice de la publication : Janine de la Hogue

Comité de rédaction: Janine de la Hogue

Bienvenue Amoros, André Appel, Marc Baroli, Anne-Marie Briat, Odette Goinard,
Jean-Claude Léonard.

Trésorier : Raymond Albert

Adhésions à Mémoire d'Afrique du Nord :

actif : à partir de 30 F. *bienfaiteur* : à partir de 90 francs. *donateur*: 390 franc

Abonnement à *Mémoire Plurielle* : *adhérent* : 60 F. *non adhérent* : 100 F.

Le numéro : 30 F.

Réalisation : BADIANE, 7 passage Bourgoin, 75013 Paris. Tél/Fax : 01 53 19 02 60.

Impression : TREFLE Communication, 50 rue Saint-Sabin. 75011 Paris.

ISSN : 1284-4322

Les chalands du soleil (2ème partie)

L'odyssée des colonies agricoles en Algérie en 1848

Emile et Simone Martin-Larras

Nous avons relaté, dans un précédent article, l'exode forcé des ouvriers parisiens de 1848 pour l'Algérie et nous avons quitté les colons à leur arrivée épique en Afrique. Ces nouvelles pages présentent le récit de leur installation en Algérie et de leur opiniâtre lutte de pionniers pour y créer l'Eldorado promis à Paris. Soumis à la férule militaire qui se veut efficace et même bienfaisante mais qui, trop souvent, se révèle administrativement lourde et contraignante, les colons de 48 vont se dresser héroïquement face aux multiples difficultés qu'ils vont évidemment rencontrer et tenter de défricher et de survivre.

L'Algérie de 1848 est encore dans sa plus grande partie essentiellement un terrain d'opérations militaires. La colonisation y est timide et le plus souvent concentrée autour de quelques localités urbaines côtières, occupées sérieusement par l'Armée d'Afrique.

En 1846, Bugeaud a bien tenté d'amorcer la création de centres de population. Une commission spéciale avait alors déterminé les emplacements les plus favorables tant du point de vue sécurité, influence politique, salubrité, propriété, régime des eaux, commerce, coûts d'installation. La création, en 1846 également, du Service topographique en Algérie avait permis de déterminer des périmètres possibles d'implantation. Il faut bien préciser que, dès 1843-1844, face à une anarchie certaine qui régnait à l'occasion de

toute transaction foncière, la mise en culture de quelque surface que ce soit respectera, en Algérie, la propriété privée, à condition qu'elle soit bien établie; seuls sont confisqués par le gouvernement français et ce, depuis 1830, les biens du *beylik* et, intégrés au Domaine, les biens *habous* (biens de main-morte d'origine religieuse); tout propriétaire (indigène), aux titres reconnus, peut, face à une demande de colonisation, soit conserver ses terres, soit les échanger, par l'intermédiaire du Domaine, contre des terres de même nature dans une autre région de culture.

Le but déclaré de la colonisation doit alors être le peuplement du pays, la fertilisation du sol, pour assurer, contre toute éventualité, l'alimentation de ses habitants, enfin la mise en valeur du territoire pour arriver à

un impôt d'abord dégressif puis enrichissant ; *il s'agit bien là du peuplement tant français que musulman, de l'alimentation de tous les habitants de l'Algérie, à quelque race qu'ils appartiennent.*

Un Conseil de contentieux doit réviser tous les titres ; la lutte contre la spéculation et la guerre à l'inculture sont alors instaurées : toute terre cultivée (ou même en jouissance en 1854, droit d'ailleurs bien vague) sera laissée en possession de celui qui en fait l'usage dans l'intérêt public !

Enfin, en constituant irréfutablement la propriété *partout et pour tout le monde* la libre circulation et l'usage des eaux sont assurés. *Par contre, aucun doute ne peut évidemment intervenir à propos des marais : ceux-ci sont déclarés biens vacants et sans maîtres ; l'Administration pourra les assécher... en temps utile !*

ÉMIGRANTS "VOLONTAIRES FORCÉS"

Dans ce pays, vivent, en 1848, 115 100 Européens... plus 87 700 militaires ! Ce chiffre s'élèvera en 1858 à 167 700, tandis que la population indigène sera alors de 2 184 000 individus recensés ; en 1830, nous avons 602 civils pour 37 000 militaires... Le civil européen algérien souhaite la fin du régime exceptionnel en Algérie qui doit être déclarée définitivement terre à jamais française ; il est certes républicain dans les villes mais les quelques colons en place ont l'esprit d'ordre, le goût de la propriété et, s'ils dénoncent le « régime du sabre », ils craignent toujours la moindre révolte des musulmans ; de plus une crise économique profonde fait souhaiter une intervention

solide de l'administration républicaine... tributaire des besoins de l'armée.

Le colon parisien sera donc souhaité et bien accueilli, car il est le témoin d'un certain intérêt de la Métropole à l'égard d'une conquête jusqu'alors plutôt négligée.

Emigrant « volontaire forcé », le futur colon accepte très volontiers « son retour à la terre », mais son passé récent est citadin et très souvent il est physiquement inadapté au dur labeur du défrichement de terres initialement ingrates : s'il est travailleur manuel, il s'ingéniera à mettre en valeur son lopin de jardin, puis, correctement encouragé par une récolte raisonnable et une administration complaisante, il se lancera vaillamment dans l'exploitation de sa future concession ; par contre, s'il est boutiquier, employé contestataire souvent célibataire, il se révoltera contre ce qu'il considérera comme une injustice et même une déchéance, et sera souvent « candidat volontaire ou forcé... » au retour à l'indigence antérieure mais métropolitaine ! Car essentiellement, ne l'oublions pas, il est pauvre, tragiquement pauvre !

Le pouvoir en place en France attend officiellement une sorte de « rédemption généreuse » en Algérie, d'une population en proie à une misère tragique, à un chômage insolvable et donc sujette à tous les excès révolutionnaires. Générosité hypocrite et sans lendemain, dès lors que l'éloignement signifie pour ce pouvoir tranquillité assurée et que, par ailleurs, il peut s'asseoir sur un ordre de plus en plus démagogique ! Enfin cette colonisation représente pour l'Armée en manœuvres « perpétuelles » en Algérie,



Transport des effets des colons dans la cour de la caserne à Cherchell.

un réservoir de ressources assurées à tous points de vue (à condition d'en soutenir le financement, ce qui ne sera pas le cas).

Quels que soient le convoi et le port d'arrivée, les colons sont aussi chaleureusement et solennellement accueillis qu'ils ont été fêtés à leur départ de Paris. Si, au cours de leur périple en France, leurs passages ne furent pas toujours, tant s'en faut, appréciés, la population civile, surtout citadine, de l'Algérie, tout au contraire, s'enthousiasme pour ces nouveaux émigrants qui vont insuffler un nouveau dans la mise en valeur du pays.

UNE RÉCEPTION ENTHOUSIASTE

Dès que la frégate militaire a jeté l'ancre au port, les autorités supérieures locales se rendent à bord pour prendre en compte officiellement le nouveau convoi de colons et en décharger l'officier et ses adjoints qui les ont jusqu'alors accompagnés.

Le débarquement des voyageurs s'effectue à grand renfort de barques. Fourbus de leurs pérégrinations d'une vingtaine de jours mais enfin rassérénés de leur arrivée en Afrique, les colons se regroupent sur le quai où les attend le reste des autorités locales et, tandis que commence la noria du débarquement des



Allocution du curé de Cherchell aux colons débarqués.

bagages, les classiques discours abreuvent à nouveau une foule, déjà bien avertie, de conseils sur la nouvelle vie qui l'attend dans les centres auxquels elle est destinée, conseils bienveillants certes mais toujours pleins de méfiance, voilés de mises en garde. Le clergé complète les exhortations toutes

militaires par les sages préceptes de rigueur et bénit à nouveau les drapeaux des futures colonies. Les chants patriotiques, des hymnes religieux fusent : les orphéonistes présents entonnent les habituelles louanges au travail. La population autochtone applaudit à cette réception tandis que, souvent, quelques dames charitables s'empressent autour des « colonnes » et de leurs enfants, les réconfortant, leur offrant souvent du lait chaud et sucré ; les fumeurs reçoivent parfois aussi une bonne ration de tabac...

Puis tout ce monde se forme en cortège, à pied pour les hommes, femmes et enfants juchés sur les charrettes surchargées de bagages, souvent hélas dans un état pitoyable, matelas souillés, malles écornées, crevées (que dire, quand, de plus, certains précieux bal-



La chambrée des colons.

lots se retrouvent « égarés » !) Néanmoins, la liesse populaire est peu altérée et, fanfares



Visite des médecins militaires aux colons malades.

militaires en tête, le convoi s'achemine, sous les vivats, bannières déployées, vers les casernements prévus pour un repos bien mérité avant la mise en route vers les lieux définitifs d'implantation des centres agricoles.

Selon les conditions climatiques qui retardent parfois, en cette période hivernale, la remise en route de nos voyageurs, ceux-ci repartent, toujours à pied pour les hommes, en charrettes pour les femmes et les enfants, vers leur destination finale. Ce dernier parcours se fait le plus souvent en une à deux journées au plus. Toutefois, il n'en sera pas de même pour le huitième convoi dont les villages, Damiette et Lodi, sont éloignés au sud d'Alger de 70 kilomètres, au-delà des gorges de La Chiffa.

Une première étape est franchie jusqu'à

Blida sous une pluie battante. Un repos de trois journées s'impose dans la charmante cité qui se révèle d'une hospitalité remarquable. Le temps devenant plus clément, c'est la dernière étape; le convoi est scindé en deux pour accélérer le transport des bagages jusqu'aux gorges. La marche des colons est plus lente; femmes et enfants sont installés dans des prolonges militaires couvertes de toiles goudronnées de crainte de la pluie et garnies de paille; des mulets sont à la disposition des hommes fatigués. A l'entrée des gorges, les attelages des bagages sont dételés et ajoutés au convoi du personnel afin de forcer la marche dans le défilé. Une courte halte permet de se restaurer avec de la soupe servie par des Zouaves; d'ultimes renforts permettent d'accomplir les dernières lieues en peu de temps; il n'est pas

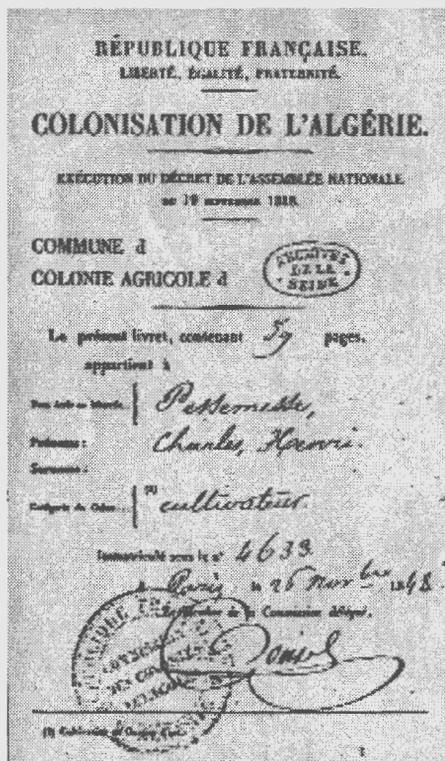


Installation de la colonie de Zurich, près de Cherchell.

nécessaire d'allumer les grands feux de balise ; partis de Blida le samedi 2 décembre à 6h30 du matin, le même jour, à 18h30, les colons sont logés à la caserne d'infanterie de Médéa, où, une heure après, restaurés grâce à une réconfortante soupe, couchés dans le foin, ils attendent leurs bagages. qui arriveront quatre jours plus tard !

UNE ADMINISTRATION TATILLONNE

Le programme officiel de la colonisation ouvrière de 1848 est parfaitement illustré par le livret remis à chaque futur colon le suivant en même temps que son dossier.



C'est à la fois un livret signalétique et un livret de comptabilité qui, dès sa lecture, dessine sa future vie, son futur comportement.

Après les indispensables, et ô combien significatifs, textes officiels des 19, 22 et 27 septembre sur l'entreprise colonisatrice, le premier feuillet porte le nom et prénoms de l'immigrant, son numéro matricule, son signalement, les nom et prénoms de sa femme. Le nouveau colon est ainsi considéré comme un *homme de troupe chargé*, avec sa famille, de mettre en valeur l'Algérie et d'y répandre, par cela même, paix et concorde. Suivent tous les renseignements utiles sur les enfants, les parents ou alliés accompagnant le colon (les conditions intervenues entre eux sont aussi mentionnées).

Ensuite viennent les feuillets réservés à la désignation des lots formant la concession, désignation suivie de la nomenclature des outils reçus par le colon, au fur et à mesure de leur distribution. D'autres feuillets sont destinés aux prestations délivrées au colon depuis son arrivée : les effets de couchage (couvertures, sacs), les effets de campement (gamelle, marmite, table, tréteaux), les semences et les plants (pieds de vigne, arbres, semences de pommes de terre, de blé, d'orge), le cheptel et l'équipement (boeuf, joug, voiture, herse, charrue) : ce cheptel réparti d'ailleurs assez tard, en 1851, et certains éléments (voiture, herse) attribués généralement à deux colons.

Un feuillet est réservé aux prestations de vivres ; là se trouvent répertoriées, par périodes trimestrielles, les rations de pain, vin, riz, sel, pain de soupe et viande, en



Un couple de colons.

même temps qu'une subvention supplémentaire de 0,10 F par jour. Ces rations de vivres seront perçues par le colon et sa famille jusqu'à la mise en valeur totale de la concession, le gouvernement voulant assurer ainsi la subsistance de ses immigrants pendant toute cette période d'attente (en fait, ces prestations de vivres cesseront le 31 décembre 1851 sous prétexte de manque de crédits). Les effets d'habillement sont non seulement répertoriés, mais comptabilisés : paire de sabots, chemise, pantalon, voisinant avec les manches de pioches (l'entretien de l'outil perçu à l'origine est ainsi à la charge du colon) et les sacs de campement.

Ces feuillets comportent deux colonnes, une de débit, l'autre de crédit. Dans la première, figure le montant des différents objets per-

çus ; dans l'autre, les versements effectués par le colon pour se libérer de ses dettes, et le montant de ses journées de travail effectué pour le compte de l'administration. Le solde, généralement débiteur, sera réglé par le colon lorsqu'il sera consacré définitivement propriétaire de sa concession en janvier 1853.

TENTES ET BARAQUES

Peu de centres sont véritablement prêts à accueillir convenablement les colons même provisoirement. A Lodi et à Damiette, les baraques attendent des planches venant de Blida : le transport des matériaux est un véritable casse-tête, ne devant par un *ukase* administratif, obligatoirement recourir qu'aux voitures civiles. Et de plus, souvent il gèle, il neige. Et pourtant l'encasernement des colons ne peut, ne doit être qu'un palliatif très momentané, sous peine de conduire à une démobilisation très rapide des émigrants contraints à une oisiveté de mauvais aloi. De plus, l'armée a besoin de ses bâtiments pour y recantonner ses troupes avant le prochain printemps.

Il est alors décidé de recourir à l'installation, oh combien pénible pour tous, sous la tente en attendant les fameuses baraques. Et quand elles arrivent, il manque le plus souvent portes et fenêtres ! Cette situation durera en moyenne un mois.

Les premières semailles ayant très souvent été effectuées par les indigènes, ceux-ci se réservent évidemment une partie de la future récolte. L'oisiveté forcée est combattue par quelques tâches publiques, par

exemple sur les routes !

L'exemple des balbutiements de Damiette est significatif dans le calendrier des premiers jours de culture :

« 10/12/1848

Les semailles se font par les Arabes, elles avancent, le beau temps les protège.

Les lots des jardins s'établissent et seront terminés cette semaine.

12/12/1848

23 quintaux métriques de blé et 3 quintaux métriques d'orge sont ensemencés.

Les lots des jardins sont tracés et ont commencé à être livrés aux colons...

14/12/1848

Labours

34 quintaux métriques de blé sont ensemencés.

4 quintaux métriques d'orge sont ensemencés.

Lots et jardins : 154 lots de jardin ont été délivrés. »

D'après les plans préalables du Service topographique, chaque périmètre de « colonisation ouvrière » comporte trois sections :

- la section A, où doit être édifié le village ;
- la section B, qui comprend les lots de jardin entourant le village : de faible superficie, généralement 20 ares ;
- la section C, qui « s'étend » autour de la précédente, a des lots de plus grande superficie, 1 ou 2 hectares en moyenne ; le territoire de cette dernière section C comprend les deuxième et troisième zones et ces dénominations expriment bien le désir de l'administration : mettre des lots de ces zones en

culture, ultérieurement, lorsque ceux qui sont attribués autour du village, ceux de la section B, seront mis en état par les colons ; les deuxième et troisième zones seront souvent confondues quant à leur mise en valeur suite à l'ardeur imprévue des pionniers.

CULTIVER SON JARDIN

Dès leur arrivée sur les centres, tous les colons, et particulièrement les chefs de famille, attendent avec impatience leur lot de jardin car, s'ils acceptent le logement provisoire en baraques, s'ils patientent encore plus pour l'attribution des terrains de « grande » superficie, qu'ils appréhendent certainement de défricher, ils ont par contre hâte de cultiver leur lopin de terre et d'assurer à leurs familles de quoi vivre décemment sans trop quémander aux militaires trop dominateurs. Toutes les correspondances de cette époque traduisent cette attente des colons et l'exultation à la réception des jardins, aux premiers résultats.

La mise en culture des terres est parfois favorisée par l'existence antérieure d'établissements militaires, grâce aussi à l'impulsion de directeurs particulièrement compétents comme Malglaive à Marengo, mais souvent on se heurte à la pénurie d'eau d'irrigation et, dans les centres côtiers, à la prolifération du palmier-nain si difficile à arracher. Enfin, malgré de sérieux avant-projets, la lourdeur administrative paralyse souvent les nécessaires initiatives locales ou les constatations imprévues de la technocratie parisienne. Par exemple, les charrues préconisées sont totalement inadaptées au travail de défriche-



L'une des maisons de colonisation où logeaient les premiers colons de Marengo.

ment rencontré mais il y a obstruction draconienne à toute modification, les brouettes sont interdites pour évacuer les pierres des terrains rocailleux de Lodi car non prévues ! Quant au cheptel... les bœufs arrivent avant la construction des étables, on ne sait où loger les truies et tout est à l'avenant du fait de l'incurie totale, dans ce domaine, de l'administration militaire.

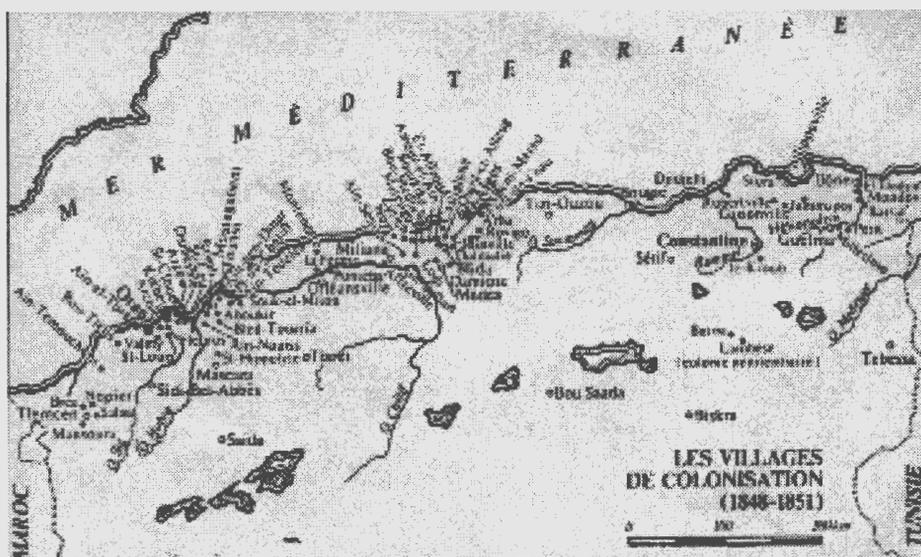
Parallèlement à ces premières mises en culture, le village s'édifie ; souvent d'un tracé rectangulaire classique : trois à quatre rues parallèles le traversent dans sa plus grande dimension ; deux lots urbains sont compris d'une rue à l'autre.

Chaque lot fait 6 ares : 20 mètres en façade sur la rue, 30 en profondeur ; chaque maison

possède deux pièces, de belles dimensions d'ailleurs, 4 mètres sur 6 mètres. Pour des raisons d'économie, les maisons sont jumelées, sans cloison entre les pièces : les murs, faits de pierres liées par de la terre gâchée, sont pleins et ont 50 centimètres d'épaisseur environ ; la couverture est en tuiles romaines ; pour le parquet, fréquente est la terre battue ; en l'absence de plafond, un lattis de roseaux serrés isole les pièces des tuiles.

UNE AIDE PARCIMONIEUSE

Sur les 50 millions de crédits prévus pour l'entreprise colonisatrice, 15 millions seront effectivement attribués pour les exercices de 1848 et 1849 : le gouvernement métropoli-



tain – dont la mentalité à l'égard des colonies agricoles évolue défavorablement dès l'élection à la présidence de la République de Louis-Napoléon Bonaparte – supprime toute aide conséquente dès la fin de l'année 1849. Les constructions sont loin d'être totalement achevées; les célibataires seront les premiers touchés et les logements réduits pour les familles les moins nombreuses. Il en sera de même pour le matériel agricole alloué. Enfin si, pour tromper l'oisiveté du début, les directeurs de colonie avaient pu recourir à des travaux d'utilité publique, tels que chemins d'accès aux villages, abreuvoirs, et par là même accorder de faibles rétributions supplémentaires aux colons, améliorant leur sort, cette possibilité sera également supprimée, tout comme l'allocation de secours de 10 centimes par jour permettant de subvenir aux petits besoins de ménage, de blanchissage, d'éclairage, etc.

APPRENDRE À SURVIVRE

La vie quotidienne dans les colonies aux premiers jours de leur établissement est loin d'être facile; l'existence y est dure, très dure et seuls les plus courageux et physiquement résistants peuvent espérer un relatif succès grâce à leur travail.

L'administration du village est tout d'abord sous la seule responsabilité de son directeur; sa compétence n'est pas toujours remarquable et, si on ne peut que louer les services et même le dévouement d'un Malglaive, bien des centres ont à subir les lubies d'adjudants Flick, quand ce ne sont pas de lubriques attentions à l'égard de « colonnes » pas toujours consentantes! La situation se stabilisera avec l'instauration de prémisses d'administration civile en 1852.

D'après le décret de septembre 1848, les

colons doivent percevoir des rations de nourriture jusqu'à ce que leurs terres soient mises en valeur. En fait, dès les restrictions de crédits de 1850, cette aide sera quasiment supprimée, mais d'ores et déjà, dès l'arrivée en Algérie, les attributions de viande et de vin étaient diminuées de moitié, ce qui n'était d'ailleurs pas un mal pour la boisson, vu, il faut le reconnaître, une certaine propension des hommes, surtout célibataires, à l'ivrognerie; quant aux légumes, une maigre allocation de riz devait les remplacer! Cette insuffisance de nourriture, alors que ces émigrants, souvent en état de délabrement physique et tout au moins guère habitués au dur travail de la terre, auraient besoin plutôt d'un renfort alimentaire, provoque de multiples plaintes souvent retrouvées dans le courrier adressé aux parents ou amis laissés en Métropole. Et puis, il y a aussi les fraudes des adjudicataires à un tel point qu'à Damiette le directeur de la colonie doit interdire l'envoi des enfants au ravitaillement car un triste personnage en profite pour écouler sa marchandise avariée!

A Damiette, voici la ration de vivres. Les individus au-dessus de douze ans ont chaque jour la moitié d'un pain de munition; une demi-livre de viande ou lard; un quart de litre de vin; 60 grammes de riz, du sel, 1 kilogramme de bois et un quart de livre de pain blanc pour la soupe. Deux bols s'ajoutent chaque jour pour acheter ce qu'ils veulent en fait de légumes. Les enfants au-dessous de douze ans n'ont droit qu'à la demi-ration et la demi-solde et au-dessous de deux ans, ils n'ont droit qu'au lait et à la

semoule. A partir du 1er janvier 1849, les enfants à partir de dix ans ont ration entière et ceux qui voudront toucher du pain blanc au lieu de pain de munition le peuvent mais ils n'en touchent qu'une livre au lieu d'une livre et demie. La douzaine d'œufs coûte 10 sols; le pain blanc de première qualité, 5 sols la livre, de deuxième qualité 4 sols, de troisième 3 sols; le bœuf de première qualité revient à 8 sols la livre, tout comme le veau, le mouton ou le porc; le beurre est cher mais les volaille, tout comme les œufs, sont bon marché; les liqueurs sont chères... La totalité des colons est pauvre, tragiquement pauvre. Nous ne pouvons guère de nos jours nous imaginer à quel point. A Lodi, en janvier 1849, la misère est si grande qu'une subvention exceptionnelle de 10 centimes par personne est prévue pour achat de légumes, savon et chandelle. Début mars, les colons peuvent enfin remplacer leurs matelas de foin sur lesquels ils couchent depuis trois mois. A Damiette, en 1851, les colons sont trop pauvres pour payer à l'un d'entre eux le voyage à Boufarik, afin d'en ramener des pieds de mûriers commandés depuis plus de six mois.

LIVRÉS À LA MISÈRE

Pour procurer aux colons quelques ressources, le gouverneur général précise, dans une circulaire du 23/01/1851 aux directeurs des colonies agricoles, les conditions d'emploi des colons aux travaux d'utilité publique.

Le 25/02/1852, il écrit au général commandant la Division que « dans le but d'assurer

Les cantines de la colonie agricole de Saint-Cloud.

Article	Prix
Vin de Ste Marguerite	50 cent. le l.
— ordinaire	40 cent. le l.
Pain 1 ^{re} qualité	0,45 fr. le kg.
2 ^{me}	0,40 fr. le kg.
Grainse	2,40 fr. le kg.
Sucre	1,80 fr. le kg. avec le papier *
— au détail	2,00 fr. le kg. sans le papier
Cassonade	1,60 fr. le kg.
Café	3,00 fr. le kg.
Sel	0,20 fr. le kg.
Poivre	2,20 fr. le kg.
Morce	1,00 fr. le kg.
Pomme de terre	0,15 fr. le kg.
Huile	1,40 fr. le l.
Huile de Playnol	2,00 fr. la bouteille
Sarces	1,20 fr. le kg.
Tabac à fumer	2,20 fr. le kg.
— à priser de France	6,00 fr. le 1/2 kg.
— de 2 ^{me} qualité	4,00 fr. le 1/2 kg.
— à chiquer	0,10 fr. la figue
Chandelle	0,10 fr. à 0,15 fr. la pièce
Bougie	2,00 fr. le kg.
Riz	0,70 fr. le kg.
Haricots	0,60 fr. le kg.
Fromage de chèvre	2,40 fr. le kg.
Eau de vie	1,50 fr. le l.
Cognac	1,50 fr. à 3,00 fr. le l.
Consommation de toute espèce	20 cent.
Le petit verre d'eau de vie	10 cent.

aux colons de Novi un travail rétribué à leur portée, il autorise le préfet d'Alger à les employer dans la construction de la route de Cherchell à Novi ». Ces travaux sont immédiatement entrepris et le capitaine Agut rend compte, le 4 avril, de leur marche : « 101 colons, comprenant 74 chefs de famille, 6 célibataires et 21 adolescents de plus de 15 ans, sont occupés aux travaux de la route de Cherchell à Novi. Ils reçoivent un salaire journalier de 2,50 F, sauf ceux qui laissent à désirer dans leur travail, qui ont

été descendus d'une classe et ne gagnent que 2 F par jour. Ce qui a produit un bon résultat. »

Les familles composées surtout de filles et de petits enfants n'arrivent pas à vivre normalement avec les 2,50 F que gagne le père et envoient donc les jeunes filles à Cherchell travailler aux ateliers militaires, avec de maigres rémunérations en travaux de couture. Elles partent le lundi matin à pied, traversant les oueds à gué, de Novi à Cherchell, ne rentrant au village que le samedi soir, chargées de provisions pour la famille.

Toujours à Novi, le curé Plutôt, le 15 février 1853, écrit au préfet : « J'ai vu de bonnes, de nombreuses familles après un pénible labeur de 14 heures n'avoir pour toute nourriture que de misérables gourganes (fèves de marais) à peine assaisonnées d'un peu de sel ; j'ai vu des pères ne pouvoir soulager leurs enfants en pleurs que par des larmes d'impuissance à leur procurer un morceau de pain ; j'ai vu presque

partout la dernière misère, la plus affligeante et la plus révoltante nudité... Presque tous mes colons sont ouvriers, presque tous ont de la conduite, presque tous ne désirent qu'une chose : pouvoir vivre en travaillant... ! »

En résumé, la petite colonisation est quasi abandonnée, livrée à la misère et raillée, caricaturée par les Parisiens !

A ce tableau déjà bien sombre s'ajoutent, inévitables, les maladies. Les fatigues du voyage et les conditions climatiques à l'arri-

vée en Afrique, les changements de vie, de nourriture, provoquent nombre de décès dans la population infantile. Mais ce seront les premières chaleurs et très souvent, trop souvent, la proximité d'oueds, de marais insalubres, qui entraînent les fatales fièvres. A Marengo, malgré l'efficacité du directeur Malglaive, dès juillet 1849, décès et départs font un sinistre cortège. En septembre, sur 865 habitants, plus de 100 ont quitté la colonie où l'on compte 36 morts. Survient le choléra : fin 1849, on enregistre 194 décès et la population tombe à 592 habitants.

CHOLÉRA ET FIÈVRES

Malgré l'aide des Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul et la mise en valeur provisoire des terres par la troupe, l'effectif de la population diminue toujours : en février 1850, la population tombe à 460 habitants ; de nouvelles arrivées la remontent à 550 mais, dès l'été, les fièvres reviennent et une invasion de saute-relles s'ajoute aux fléaux en place. De nouveaux départs en résultent et, fin 1851, il ne reste que 91 concessionnaires de 1848 sur les 318 initiaux ; 1852 marque un certain répit malgré la persistance des fièvres avec 63 % de cas mortels :

la cause de l'infection est connue, le lac Halloua. Son assèchement réalisé, Marengo est sauvé.

Novi, Zurich, que de tristes jalons dans la mortalité algérienne de ces premières années de colonisation ouvrière ! Pour le choléra, aucun remède ne s'affirme nettement. Impuissants, les services de santé préconisent simplement de respirer un air pur ; ne point se refroidir ; être sobre (éviter en particulier les excès de table !) ; ne point se fatiguer ; avoir un esprit calme...

L'épidémie de choléra de 1849 est sérieuse en Algérie : elle provoque 8 000 décès, soit un décès pour 23 Européens, alors qu'en France, on comptabilisera un décès pour 449 individus. A Alger, 523 militaires et 202 civils succombent.

Et pourtant, malgré ces difficultés qui se succèdent, s'ajoutent, tuent ou tout au moins affaiblissent les colons, la vie dans les centres s'organise à l'image de ce que tous



La colonie de Zurich dévastée par le choléra.

ont connu, apprécié lors de jours meilleurs en France. Ecole, asile pour les petits enfants, église, maison de secours, hospice utilisent les lots réservés dans le plan de chaque village. Et même les distractions ne sont pas négligées : théâtres et bals sont les bienvenus... quand ils ne sont pas « recommandés » comme remèdes contre le choléra ! Chefs de familles ou célibataires, souvent associés, arrivent peu à peu à valoriser leurs concessions, mais très vite celles-ci se révèlent trop exigües, trop morcelées pour nourrir leurs propriétaires.

UNE POLITIQUE INCOHÉRENTE

Les directeurs et les personnels plus ou moins compétents ont été souvent incapables de recommander utilement telle ou telle culture et divers essais se révèlent désastreux. Il y a surtout un refus de développer l'implantation de la vigne dont la culture concurrencerait celle de la Métropole. Contre l'exiguïté des lots, l'administration choisit d'abord la réduction du nombre des concessionnaires : en fait, les défaillants ne seront pas remplacés (démissionnaires avec retour en France, évictions, décès, ou abandons sur place par retour à l'ancienne profession artisanale).

Par la suite enfin, les centres pourront étendre leur périmètre et permettre de nouveaux arrivages de colons, mais cette politique sera surtout l'œuvre de la Troisième République.

Dès l'avènement de Louis-Napoléon, rêveur inconséquent de son chimérique « royaume arabe », l'abandon de la colonisation agri-

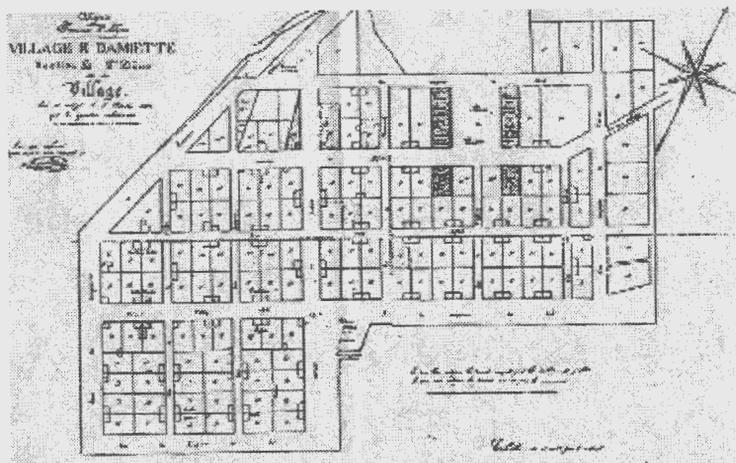
cole est décidé mais, vaille que vaille, les centres créés devront survivre et même servir de réceptacle aux indésirables de l'Empire ! Par décret du 11/02/1851, les colonies agricoles sont constituées définitivement ; quelques jours plus tôt, le 4 février, quelques églises du département d'Alger sont érigées en « succursales ».

DES ABANDONS PRÉVISIBLES

Le 18 juin 1852, le gouverneur général Randon définit des circonscriptions avec, à leur tête, certains anciens directeurs de colonies puis, surtout, remise de colonies à l'administration civile : reddition des comptes des directeurs militaires, désignations des premiers maires et adjoints.

Mais, en 1854, un décret impérial redistribue les responsabilités civiles avec un maire à la tête de chaque circonscription et des adjoints (non plus des maires) dans les colonies agricoles qui la constituent dans l'environnement de la cité représentative ! Nombre de colons en possession de leur titre de propriété vendent alors, déçus par la politique gouvernementale, dirigée ouvertement contre la petite colonisation. Des propriétés s'agrandissent ainsi mais au détriment de la population globale qui, à Novi en 1854, ne possède plus que 53 colons ! Les colons souffrent de la faible superficie des concessions où ils ne peuvent cultiver que des céréales.

L'opposition de l'Empereur est telle qu'en 1864, par un sénatus-consulte, il rend les tribus indigènes propriétaires d'immenses territoires sur lesquels elles n'avaient



Le village de Damiette

implantation favorable (depuis 1852 et les attaques désastreuses en métropole de l'oïdium, mais rapidement contrôlées par l'emploi du soufre). En 1875, la seule solution contre le péril du phylloxera en

jusqu'à qu'un vague droit de jouissance ! C'est le Royaume arabe !

En mars 1867, un tremblement de terre dans la Mitidja, une épidémie de choléra, de typhus, puis, surtout, suite à un été très sec, la famine, provoquent la mort de plus de 300 000 indigènes malgré le dévouement du gouvernement, de l'armée, des Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, des colons... Sombre page dans l'histoire de l'Algérie !

Et puis 1870 et le désastre de Sedan conduisent, en Algérie également, à diverses manifestations qui ne favorisent pas un retour au calme mais, au contraire, préludent à une insurrection qui se déclenche en 1871. Le 16 septembre 1871, on revient enfin à la concession et à la création de villages.

CRÉER LE VIGNOBLE ALGÉRIEN

En métropole, le phylloxera ravage le vignoble et conduit à l'encouragement sérieux de la vigne en Algérie, déjà en

France est la constitution d'un vignoble national... en Algérie !

Thénard, chimiste, membre de l'Institut, écrit : « Avec le phylloxera en France, si l'Algérie a la volonté et la prudence de l'éviter, c'est l'Algérie qui, bientôt, appelant à son aide un certain nombre de nos vignerons, remplira les caves de la France. » En 1871, le jeune vignoble algérien atteint 9 817 ha ; en 1881, 30 200 ; en 1891, 107 000 ! Le jaune blé de la plaine est rapidement remplacé par la verte vigne dès 1882 ! Il s'ensuit une importante immigration de vignerons ruinés du Midi et de la Charente. Mais l'anarchie des plantations, une vinification défectueuse, une déplorable réputation contribuent au marasme dû à la pléthore de 1893 ; la revalorisation du vin métropolitain et la fraude qui ne sera contrôlée qu'en 1907 ne permettront un véritable essor des anciennes colonies agricoles de 1848 qu'au début du XXe siècle.

LES COLONS MAL-AIMÉS

Avant de conclure, il convient de souligner l'attitude négative de l'administration, ses odieux rapports, repris par la presse métropolitaine, envers des colons « face à cette terre bénie qu'un gouvernement généreux leur accordait en rédemption de leur turbulence parisienne de juin 1948 ». Voici quelques exemples des réflexions que l'on pouvait trouver : « Ivrogne ». « Ne fait rien. » « N'est rien moins qu'agriculteur. » « A une peur affreuse de son bœuf. » « N'a que des filles pour enfants; ne fait rien. » « Cabaretière se conduisant assez mal!... » Ces appréciations brutales, traduisant peut-être des situations réelles, ne tiennent malheureusement absolument pas compte de la profonde détresse physique, morale, pécuniaire des émigrants, de chefs de famille, courageux certes, mais démunis à tous points de vue face à une nature et une administration hostiles, de célibataires qui, jusque-là, n'avaient pu que survivre, dans la fange de la capitale, au sein d'associations révolutionnaires les berçant d'espoirs démesurés. Comment ne pas comprendre, compatir à leur découragement qui les rassemble parfois au cabaret autour de chopines de piquette, pour y discourir vainement sur cette utopique république sociale! Comment ne pas comprendre leurs nombreuses défections, leurs révoltes, leurs évictions!

Sans verser dans les couplets misérabilistes d'un Maurice Rasteil¹, nous ne pouvons que nous apitoyer et parfois même nous révolter

¹ Maxime RASTEIL, *Le Calvaire des colons de 48*. Eugène Figuière, Paris, 1930.

devant le sort qui leur fut réservé. Sort injuste, répétons-le, qui eut dû être meilleur sans la volonté néfaste métropolitaine. Mais n'oublions pas que ce n'étaient pas 12 000 colons volontaires qui eussent dû tenter leur chance en Algérie, mais plus de 100 000 candidats recensés dans toute la France. Accepter une révision forcée à 13 500 colons et une émigration sauvage de Lyonnais n'efface pas une erreur lamentable de la défunte Deuxième République : si échec (ou plutôt échec partiel) il y eut en Algérie dans la colonisation ouvrière « parisienne », il serait outrancier d'en faire porter la cause aux colons eux-mêmes.

Le déchet fut énorme et il serait facile de ne voir dans la persistance victorieuse des villages de 48 que le résultat des émigrations successives de la Troisième République, en particulier des Alsaciens-Lorrains, etc. Mais que serait-il advenu de plus de centaines de milliers de colons volontaires qui auraient créé en Algérie une véritable extension du territoire national, avec certes des défections, mais certainement moins importantes si le soutien gouvernemental avait été plus tangible et permanent. Que se serait-il passé si cette colonisation n'eut pas été timidement limitée au domaine agricole mais aussi accompagnée d'une industrie, certes encore naissante en métropole, mais qui ne pouvait que se développer. Quant à la population musulmane, son évolution eut été, elle aussi, certainement différente, parallèlement à une implantation européenne plus importante... Une belle aventure, mais surtout une page glorieuse de notre histoire que nous ne pouvons méconnaître. ■

Évocation carthaginoise Madame X.



Nous ne saurons jamais qui était cette madame X., amoureuse de la cité antique. Nous imaginerons que son voyage se situait dans les premières années du vingtième siècle et nous goûterons seulement le charme d'une évocation qui restera pour nous le texte d'une touriste anonyme et enthousiaste.

Aux temps antiques, c'était Mégare avec ses jardins où croissaient les plantes aux parfums rares, où mûrissait la figue brune aussi fraîche à boire que la rose pastèque, aussi parfumée que le miel. Presqu'île minuscule, elle est étreinte entre le golfe mouvant et le lac tranquille. D'un côté la montagne abrupte et haute, de l'autre Carthage ensevelie.

Quand l'été accable l'indolente Tunis, je sais là un lieu où l'on est bien. Une plage au sable fin, des jardins, des villas, des fondouks, des gourbis, des figuiers de Barbarie et des figuiers d'Europe, un vent léger venu du large et qui, même aux heures chaudes, bruisse dans les palmes... C'est le Kram.

Nous y avons établi notre demeure loin des groupements bruyants. A nous les souffles purs et le soleil! la figue noire succulente, la figue dorée aux épines traîtresses! A nous les levers de lune sur la mer, et les tièdes nuits bleues!

Entre le golfe et nous, le palais de l'Agah. Mais quel palais! Il n'a qu'une ligne à force d'être blanc : tache lumineuse sur le ciel et sur la mer. La nuit, sous la lune, il

devient diaphane, ce palais; le long de ses murs, ce sont, aussi, des frôlements, un fin cliquetis de métal : des femmes arabes vont prendre leur bain. Voilées de blanches étoffes, elles glissent, une à une, dans le sentier, comme des fantômes; elles froissent leurs larges pantalons de soie, elles entrechoquent les lourds cercles d'argent de leurs chevilles... Le bruit des vagues, tour à tour berceur ou menaçant; un Bédouin attardé qui chante; un ami étendu près de vous sur la terrasse d'une maison mauresque, et qui, avec vous, regarde et écoute la nuit... Sensations inoubliables!

Il y a, mêlées par les siècles, confondues presque en l'argile qui les couvre, une Carthage punique et une Carthage romaine. Le touriste venu en avril a beau dire qu'il ne reste de Carthage que des champs d'orge et d'informes débris. Nous avons parcouru les célèbres collines, nous y avons vécu. Ni historiens ni archéologues, nous avons néanmoins retrouvé à chaque pas quelque vestige des villes antiques. Tombeaux que des hommes, il y a plus de vingt siècles, ont bâtis; entrées de galeries souterraines où ils cachaient leurs trésors; citernes romaines aux immenses réservoirs, œuvre grandiose et étonnante! Citernes puniques, grossièrement construites,

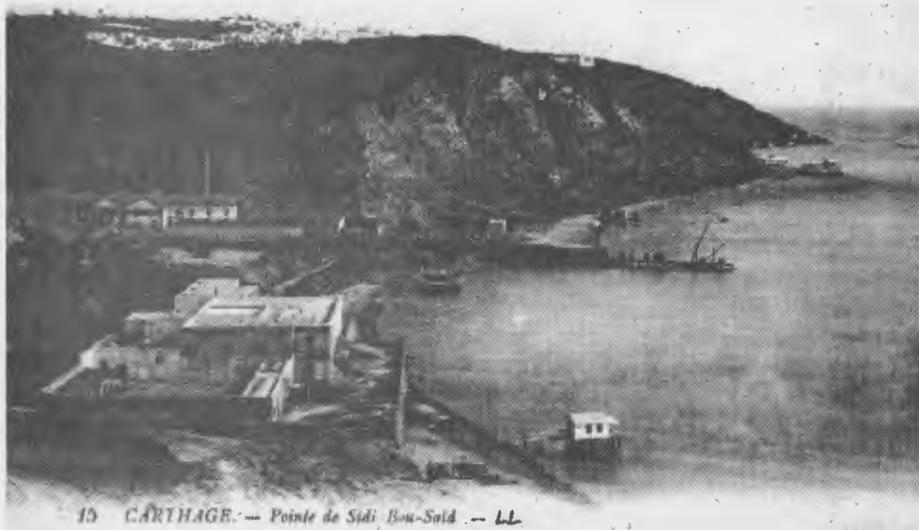
devenues des abris pour les Bédouins pour leurs bêtes, et devant lesquelles on reste longtemps rêveur. Ou bien encore c'est un cimetière où l'on inhumait les enfants, ce sont de petits sarcophages groupés par centaines ou épars autour des gourbis, pauvres pierres sur lesquelles des mères ont pleuré et dont la vue nous fait presser plus tendrement contre nous, notre jeune fils...

L'histoire que nous sommes venus vivre ici ne doit-elle pas nous émouvoir autrement qu'une fiction? Il n'est qu'humain de frissonner d'horreur à voir les ergastules, cachots souterrains où, dans d'humides ténèbres, gémissaient les esclaves enchaînés, et de s'indigner contre le tyran qui, pour s'égayer avec la foule, livrait les prisonniers aux fauves affamés de l'arène...!

Oui, nous en avons vu de ces excavations à demi-comblées qui furent des ergas-



10 CARTHAGE. — La Colline de Byrsa, vue prise des Anciens Ports. — LL.



tules ; nous avons visité un amphithéâtre presque intact – si ce n'est les gradins dispersés – et le repaire des bêtes, et le stade où des hommes mouraient pour l'amusement d'autres hommes.

Le jour s'éteint ; parmi les ruines d'une habitation romaine, notre imagination évoque des toges frôlant les admirables mosaïques du sol et les colonnes qui gisent, mutilées. Des tentes bédouines fument dans les vallons ; dans le soir calme s'élèvent des aboiements de chiens kabyles, des chants mélancoliques et fugitifs.

Et, brusquement, dans un triomphe, la lune semble surgir des profondeurs de la mer. Elle monte, elle se réfléchit en mille ondes scintillantes sur les flots qui bougent ; elle règne sur le golfe et sur les collines de Carthage. Sous un pareil ciel, par de telles nuits, comment les Carthaginois des temps puniques, venus des rivages heureux de la Syrie où ils avaient adoré Baal, n'eussent-ils pas été les adorateurs de Tanith, à laquelle, nous, fils de l'Occident, nous adresserions presque à cette heure un hymne ou une invocation ?

Intrus, les Romains destructeurs du temple de la Déesse ! Intrus, les croisés de Louis IX et les catholiques de ce siècle, qui ont édifié sur ce sol sacré des églises et des monastères !

Dans ce tiède Orient où ne manquent jamais le palmier ni l'aloès textiles, l'orge aux cent grains ni la figue sucrée ; où la lumière est le Dieu, où les ciels sont des temples, et les fleurs un encens, comment ne pas rendre hommage à l'astre qui fait les nuits plus douces que les jours, qui éclaire le marin et le voyageur, qui fait tomber la rosée, qui préside aux œuvres fécondes de l'Amour, la lune d'or, la bienfaisante Tanith ! ■

Tuer la mort

Jean Brune

Jean Brune est, comme chacun le sait, un écrivain très doué. De même qu'il a vraiment bien su rendre la mentalité, les doutes, les espoirs de ceux qui, dans les dernières années de l'Algérie française, avaient choisi de tout sacrifier pour être fidèles à la parole donnée, il a aussi merveilleusement su faire parler le cœur de son quartier. Les pages qu'il a consacrées à Bab-el-Oued dénotent un sens de l'observation qui ne réussit pas à masquer la profonde amitié qui le liait à ses habitants. Janine de la Hogue, qui l'a bien connu, en brosse un portrait pittoresque.

Jean Brune était un être de passions. Personnellement, je lui en ai connu deux : la Kabylie et la corrida.

La première fois que je l'ai vu, c'était dans son petit bureau de La Dépêche Quotidienne. Mon père, autre amoureux de la Kabylie, m'avait adressée à lui pour un article que je souhaitais faire passer dans son journal. J'avais eu l'imprudence, en entrant dans le bureau, de prononcer le mot « kabyle ». « Kabyle, vous avez dit kabyle. N'en dites pas plus. Ce nom seul me fait rêver. » Et, pendant de longs instants, il m'avait parlé de la Kabylie, de ses habitants, de ses montagnes, des odeurs des petits sentiers, bref, il m'avait fait une véritable conférence qu'il avait terminée en m'expliquant que, pour lui, les Kabyles étaient de vrais Gaulois. D'ailleurs, avait-il ajouté, « votre père, ce blond aux yeux bleus est un parfait Kabyle » ! J'oubliais de dire que ses propos étaient soulignés de gestes qui dessinaient, dans l'espace, de hautes montagnes, esquissaient le passage difficile dans d'étroits sentiers, faisaient s'envoler un couple de perdrix ou fuir un lièvre apeuré... Sa deuxième passion, je l'ai découverte bien des années plus tard, dans un appartement parisien, bien éloigné de Bab-el-Oued et de la Kabylie ! Lui, nous parlant de son exil espagnol, sa longue dérive à travers l'Europe, et sa découverte de la corrida. Il avait commencé à nous faire un cours sur la corrida quand soudain il s'est levé de table, la serviette à la main pour nous mimer les différentes figures d'une corrida. Tour à tour matador et taureau, il évoluait et virevoltait, esquivant le taureau, agitant sa serviette comme une muleta, nous commentant chaque figure qu'il mimait, ou plutôt qu'il vivait, puis terminant sa démonstration par une mise à mort éblouissante, d'un style parfait, se campant fièrement devant le fauteur-taureau et s'inclinant avec panache pour accueillir les applaudissements.

C'est cette soirée tauromachique qui me donna l'idée de lui demander un article pour la revue Atlas. En voici un extrait qui donne, me semble-t-il, un autre éclairage à son grand talent.

J. L. H



La corrida, c'est la miraculeuse rencontre d'un « toro bravo » et d'un matador inspiré. Et la bravoure ou la sauvagerie différente de chaque taureau, opposée à l'inspiration personnelle de chaque matador, renouvelle indéfiniment le miracle. Mais il faut le mériter. Il faut en apprendre les sortilèges secrets.

Pendant la Feria d'avril 1966, j'étais à Séville sur les gradins de la Real Maestranza que les Andalous appellent « la Cathedral suprema dal arte de torear », toute traduction étant superflue. Au cours des jours précédents, j'avais déjà vu cinq corridas, c'est-à-dire quinze matadors devant trente taureaux ; mais rien, hélas, sauf en quelques éclairs, qui ne dépassât une honnête médiocrité. Soudain parut Santiago Martin El Viti, devant un taureau de Samuel Flores. Le génie du matador fut de déceler, à ses premiers pas dans l'arène, quel taureau exceptionnel lui était échu ce jour-là.

Il souleva sa « montera », sa coiffure, pour demander au Président que fût épargnée à la bête la blessure de la pique du picador. Puis criant à ses servants de sortir – fuera ! – il se campa face au taureau, le poing sur la hanche. En quelques minutes, dans un silence de temple, il déroula devant les spectateurs extasiés la plus merveilleuse série de passes qu'il m'ait jamais été offert de voir ; tout le répertoire des figures dessinées par des générations de matadors... les « naturales » d'une ampleur de rêve, qui font tourner le fauve autour de l'homme, les « manolequinas » et les passes hautes, qui dressent le taureau cornes hautes et pattes antérieures levées comme un monstre de bronze. la foule debout sur les gradins murmurait « Así torear » ... voilà comme il faut toréer. Et aux pauses de combat elle criait « Ay gracias » merci... merci... Quand Santiago Martin El Viti, impassible et serein comme une divinité étrangère au drame qui se jouait, se profila pour tuer, soixante mille personnes retinrent leur souffle.

On entendait les hirondelles qui se poursuivaient dans le ciel de soie fanée ; navettes agiles qui paraissaient tisser le soir. Une marchande de fleurs, dont le visage mafflu portait les masques de l'alcoolisme, suivait la scène à côté de moi, fascinée. Quand le taureau tomba, foudroyé par l'estocade magistrale, elle se dressa et jeta ses fleurs au matador. Son visage rayonnait d'une étrange beauté. Et je ne savais plus ce qu'il fallait admirer davantage, de

l'art de Santiago Martin El Viti ou d'une émotion capable de poser la marque d'une telle lumière sur un visage dégradé.

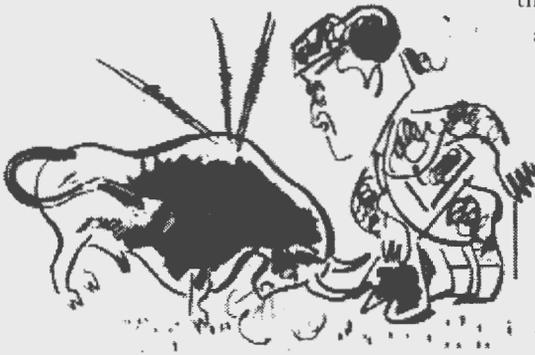
Au fil du temps et des corridas vécues au milieu de la grande bouilloire des arènes où grondent les chœurs des foules extasiées, à Barcelone ou à Cordoue et à Ronda ou à Palma de Mallorca, à Grenade, à Madrid et à Séville, j'ai mieux décelé le sens secret de la Course.

L'homme vient assister dans les cirques à sa propre tragédie, gravée en filigrane du combat qui oppose le matador au taureau. La corrida s'élève au rang d'un mystère. Le taureau

c'est le monstre, c'est le mal, c'est le destin hostile, c'est ce que Raymond Abelio appellerait peut-être l'extra-monde ;

celui qui pèse sur nous comme une menace jamais dissipée, ouvre en nous une blessure toujours ouverte au fil des jours. Ce n'est pas un hasard si l'image de la bête noire a traversé les âges à la suite de la malédiction jetée à l'homme.

Il est le reflet de tous les dieux aux rictus horribles que les générations dispersées à l'orient et au couchant du monde n'ont jamais cessé d'exorciser



dessin de Jean Brune

par des sacrifices de sang. Et ce dragon dont l'effroi qu'il inspire est peut-être la seule constante de l'histoire, parce qu'il a vécu au cœur des milliards d'hommes qui se sont succédé depuis la naissance des choses, l'Espagne s'offre à le tuer chaque dimanche en lui jetant en défi la vie des matadors.

C'est l'éternel mystère, la vie de l'homme offerte pour que soit égorgé le mal. Comment les foules ne se rueraient-elles pas au spectacle du sacrifice ? Elles se vengent chaque dimanche, dans le sang du taureau, du destin hostile qui les tient à la gorge. Apaisées par cette consolation dérisoire et gigantesque, elles rentrent, la bouche moins amère, dans l'échec de la vie où le taureau gagne toujours. Elles savent que, avec le renouveau du printemps, recommencera le sacrifice symbolique de l'antique cauchemar, baigné dans les clameurs qui accompagnent le défi jeté par l'homme au taureau et le terrible silence qui pèse sur la mise à mort.

C'est la mort elle-même que les Espagnols tentent de tuer dans le taureau. ■

Saint-Saëns à Alger

Marc Baroli

Camille Saint-Saëns, ce grand musicien, a fait de fréquents séjours à Alger. Marc Baroli nous raconte combien ce génial artiste s'est attaché à l'Algérie dont il a dit lui-même assez souvent que ce fut sa terre de prédilection, en particulier à Alger où il a séjourné à diverses reprises. Il y est mort, en 1921, à l'Hôtel de l'Oasis.

Il n'avait que deux mois lorsque son père succomba à une phtisie. Nous sommes en 1835 et, pour éviter la contagion, l'enfant fut envoyé chez une nourrice à la campagne. Il y restera deux ans. Toute sa vie, il sera fragile et extrêmement frileux, ce qui explique en partie son affection pour l'Algérie. De retour à Paris, il manifeste des dons musicaux d'une précocité extraordinaire, tels qu'on peut le comparer à Mozart.

Il est au piano à trente mois; fait son premier essai de composition à trois ans et demi et corrige à cet âge les erreurs de l'accordeur dans la pièce à côté. A six ans, il écrit une première romance et l'envoie, non pas à un musicien connu – il n'ose pas encore – mais à Ingres, dont il reçoit en retour une charmante miniature représentant Mozart. Le peintre avait fait le rapprochement, qu'on peut arrêter là. A onze ans, Saint-Saëns donne à la salle Pleyel son premier concert au cours duquel il joue, de mémoire, une fugue de Haendel, un concerto de Mozart et un de Beethoven.

En 1849, il entre au conservatoire en classe d'orgue où il obtiendra le premier prix, avant d'avoir celui de composition. Mais il échoue au prix de Rome. Peut-être les examinateurs le considèrent-ils comme trop jeune. Tout le monde n'aime pas les jeunes loups; il devait écrire sa première symphonie l'année suivante et recevra bientôt les encouragements de Berlioz et Gounod. En 1853, il devient organiste à Saint-Merry, avant d'être titulaire de l'orgue de la Madeleine, le plus prestigieux sans doute, de 1858 à 1877.

C'étaient, dira-t-il plus tard, ses années de bonheur et c'est peu avant leur fin tragique que devait commencer sa très longue, encore qu'intermittente, liaison avec l'Algérie.

La rencontre de Saint-Saëns avec Alger se fera grâce ou à cause de sa mauvaise santé. Son état est tel que son médecin ne voit comme recours qu'un séjour aux pays du soleil et c'est ainsi qu'il passera en très mauvaise forme les mois de septembre et d'octobre 1873 à Alger.

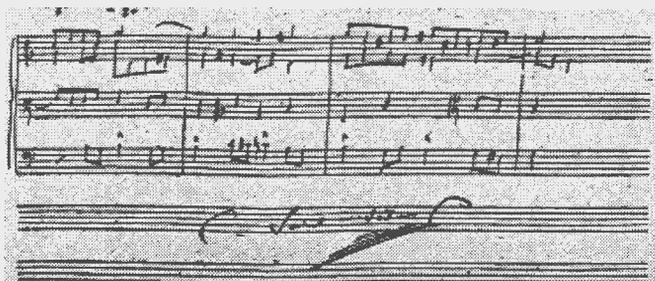


L'homme qui arrive à Alger en 1873 et qui y multipliera les séjours est et sera toujours un homme seul.

Il se marie pourtant peu après avec Marie-Laure Truffot, mais leur vie conjugale sera courte et tragique. En moins de deux mois en 1878, ils perdent leurs deux enfants. Le 30 mai, le fils aîné tombe d'une fenêtre. Sa femme, qui venait d'accoucher du second, ne peut plus l'allaiter et l'on envoie le bébé chez sa grand-mère, où il meurt du croup le 7 juillet.

Quelque temps plus tard, Saint-Saëns, qui avait accompagné sa femme aux eaux de La Bourboule, disparaît un soir de l'hôtel sans crier gare et il ne revient plus. Il ne donnera de nouvelles que quelques jours plus tard et la situation ne sera jamais réglée. Certains de ses biographes affirment qu'il avait rendu sa femme responsable de la mort de ses deux fils.

Ce brillant compositeur avait aussi ce qu'il faut bien appeler plusieurs violons d'Ingres : peinture, poésie, littérature, histoire ancienne et même science et philosophie, il n'est guère de domaine de l'esprit auquel il n'ait touché. En 1892, il peint un *Clair de lune sur la baie d'Alger* vue des hauteurs d'El Biar, toile qu'il offrira à la Société des Beaux-Arts. Deux ans auparavant, il avait publié un recueil de poésies chez Calmann-Lévy. Le 14 janvier 1920, il étonna son auditoire, au cours d'un concert à Alger, en donnant lecture d'une brillante conférence sur La Fontaine en intermède. Ce n'était pour lui qu'un délassement et il



refusa de la laisser imprimer ; mais, par gentillesse, il en donna le texte à une vieille dame et elle aboutit entre les mains de Raoul de Galland qui nous l'a conservée. Elle n'ajoute rien à la gloire de Saint-Saëns, ni à notre connaissance du fabuliste !

THÉÂTRE, PHILOSOPHIE OU MUSIQUE ?

A trois reprises au moins, le compositeur s'essaya au théâtre, toujours avec une fantaisie certaine et il eut deux fois les honneurs de la représentation ; à Alger, d'abord, au Théâtre municipal avec *La Crampe des écrivains*, une comédie satirique jouée le 17 mars 1892 ; à Béziers, ensuite, avec *Le Roi Apépé*, inspiré d'une nouvelle de Cherbulliez, un ami de Chateaubriand. Enfin, sa troisième pièce, *Botriocéphale*, scène mythologique à deux personnages, ne fut peut-être jamais représentée en public.

Plus sérieusement, et avec une belle audace, Saint-Saëns s'aventura sur le terrain de l'érudition, de la science et de la philosophie. Sans trop s'éloigner d'abord de la musique avec un *Essai sur les lyres et les cithares antiques* et une *Note sur les décors de théâtre dans l'Antiquité romaine*. Des conversations avec les milieux intellectuels d'Algérie où l'on s'intéressait beaucoup à « nos ancêtres les Romains » – Louis Bertrand en est un parfait témoignage – peuvent avoir alimenté les considérations du compositeur. Mais il ne craignit pas d'affronter la Société astro-

nomique de France en lui donnant une conférence sur les mirages – en avait-il vu en Algérie? – ni d'ébaucher une œuvre philosophique avec *Problèmes et mystères*, publié en 1894.

Mais l'essentiel est évidemment dans sa production musicale. Elle est immense et touche à tous les genres : musique de chambre, musique vocale, musique sacrée, opéra, cinq symphonies dont trois seulement figurent à son corpus en vertu d'une belle exigence que ceux qui ont entendu les deux autres peuvent trouver excessive, mais qui est tout à son honneur. Une part non négligeable de ces œuvres a été conçue ou composée lors de ses séjours d'hiver à Alger.

INSPIRATION ALGÉRIENNE

On peut s'arrêter sur trois œuvres qui touchent de plus près à l'Algérie.

La première est l'opéra-comique *Phryné*. On connaît l'anecdote de cette courtisane athénienne traînée devant l'Aéropage pour avoir tenu des propos impies. Ne parvenant pas à convaincre les juges de son innocence, son avocat lui arracha sa tunique et obtint l'acquiescement au bénéfice de sa seule beauté. Le premier acte de cette œuvre légère – *La Belle Hélène* n'est pas si loin – se déroule sur une plage où a lieu une sorte de fête au cours de laquelle seront proférés les propos impies. Le compositeur a raconté : au terme d'une promenade au Jardin d'Essai, il aboutit « sur une plage déserte ombragée de dattiers où la mer vient mourir amoureusement et où le murmure des vagues m'inspira le thème de cet acte ». Bien oubliée aujourd'hui, la pièce eut un grand succès puisqu'elle fut jouée 56 fois de 1893 à 1913. Elle fut donnée à Alger plusieurs fois, notamment lors du festival de 1910 à l'Opéra. C'est peu avant son séjour à Alger que Saint-Saëns avait entrepris la composition de *Samson et Dalila*. Installé pour se reposer dans une villa de la Pointe Pescade, après les premières semaines où il ne fit guère que se traîner dans le jardin, il y composa le troisième acte avec la fameuse bacchanale où se trouve reprise la mélodie orientale de *Toucheiat Zidane*, bien connue en Algérie.

Contrairement à *Phryné*, l'œuvre eut un commencement de carrière difficile. Le directeur de l'Opéra la refusa, prétendant qu'elle ne pouvait pas

plaire au public. Ce n'est qu'en 1891 qu'on peut entendre l'œuvre, d'abord à Rouen, puis à l'Eden Théâtre à Paris, où elle fut représentée quinze jours de suite. Elle n'atteignit l'Opéra qu'en 1892. Saluée par une critique unanimement favorable, elle fut cependant interdite dans l'Angleterre encore victorienne. Cette même année 1892, la pièce fut jouée pour la première fois à Alger en présence de Saint-Saëns et à Oran en 1908.



La Pointe Pescade

La *Suite algérienne* de 1880 ne saurait se comparer à cette œuvre majeure. Dans ses dimensions du moins, puisqu'elle ne dure qu'une vingtaine de minutes. Les circonstances de sa composition sont, en général, inexactement ou du moins incomplètement rapportées. On dit couramment qu'elle fut composée à Boulogne-sur-Mer où le compositeur séjournait avec Paul Viardot, le violoniste, fils de la cantatrice. La réalité est plus complexe. L'œuvre se compose de quatre parties : *Prélude en vue d'Alger*, *Rhapsodie mauresque*, *Rêverie du soir à Blida*, *Marche militaire française*. Le troisième mouvement fut composé le premier sur un motif noté en Algérie, alors que Saint-Saëns recherchait des motifs orientaux pour *Samson et Dalila*. *Rêverie du soir à Blida* fut donnée le 7 juin 1879 à l'Opéra de Paris pour un concert de bienfaisance. Le succès fut tel que le morceau fut rejoué huit jours plus tard et que l'éditeur de musique Durand en demanda davantage. Saint-Saëns obtint : il se mit au travail l'été suivant à Boulogne-sur-Mer et c'est ainsi que vit le jour la *Suite en quatre mouvements* qui connut un énorme succès le 19 décembre 1880 au Châtelet où elle fut redonnée huit jours après, et de nombreuses fois à la suite. *La rêverie à Blida* et la *Marche militaire* donnèrent même lieu à des arrangements pour piano qui mirent Saint-Saëns, pas toujours commode, en fureur, car il voyait la valeur de l'œuvre dans l'orchestration, très travaillée.

Il faut également mentionner *Africa*. C'est une fantaisie pour piano et orchestre d'une dizaine de minutes, composée à la pointe Pescade et créée en 1892. Elle fut inspirée à Saint-Saëns par une mélodie entendue à Biskra. De facture très moderne, elle annonce à plusieurs égards la musique du XXe siècle, avec un recours plus important aux percussions. Fait rarissime pour l'époque, Saint-Saëns l'a enregistrée lui-même en 1904. *Cyprès et lauriers*, commandé par le casino d'Ostende pour célébrer la victoire, fut composé à Hammam-Righa en 1920 et révélé au piano à quatre mains par le compositeur et Raoul de Galland avant de devenir une vaste composition dont les répétitions à Alger donnèrent lieu à une des fameuses colères du compositeur. Enfin, en janvier 1921, une *Marche*, demandée à Saint-Saëns par les étudiants d'Alger, donna à l'auteur beaucoup de satisfaction. « C'est cela que j'appelle du travail », écrivait-il à ce propos.

CHERCHER LE SOLEIL

A partir de 1879 ou, moins probablement, de 1875, il multiplie les voyages en Algérie, mais aussi ailleurs, toujours en direction du Sud.

Il est difficile de dire combien Saint-Saëns fit de séjours à Alger. Au moins douze, sans doute, plus même s'il est difficile d'aller jusqu'aux dix-neuf parfois avancés, en raison d'erreurs souvent dues au fait que les séjours hivernaux étaient à cheval sur deux millésimes.

Après 1873, certains croient le retrouver, en 1875, puis en 1879, aussitôt après sa séparation d'avec sa femme. Incontestablement, il est à Alger en 1881 où, pour la première fois, il joue une de ses œuvres à la Salle des Beaux-Arts, puis en 1883, de nouveau sur ordre médical. Il revient sans doute en 1887 et sûrement en 1888 et 1889 après la mort de sa mère qui l'avait beaucoup touché. Le séjour de l'hiver 1891-1892 voit la représentation triomphale de *Samson et Dalila* en sa présence.

Les séjours s'espacent au profit de voyages vers d'autres pays. Hormis l'hiver 1905 qui le voit à Biskra où il se lie d'amitié avec trois gazelles et compose sa deuxième sonate pour piano et violoncelle et un passage à Oran pour la création de *Samson*. Les séjours réguliers ne reprennent qu'en 1910 et se poursuivent jusqu'à la guerre. L'année 1910 voit un nouveau triomphe. A la demande du maire, son ami Charles de Galland, Saint-Saëns fait répéter le ballet *Javotte* et quatre de ses opéras : *Phryné*, *Henry VIII*, *L'Ancêtre* et, bien sûr, *Samson et Dalila*, qui sont donnés à l'Opéra avec



Hammam Righa

un immense succès. Mais en 1913 il ne fait que passer, en route pour l'Égypte, et pendant les hostilités il ne quitte pas la métropole.

Dès la fin de la guerre et très régulièrement à partir de l'hiver 1918-1919, on le retrouve à Alger. Les fatigues de la vieillesse commencent à se faire sentir. Il se repose longuement pendant les premiers mois de 1920 à Hammam-Righa dont il apprécie le charme. Les bains ne lui réussissent pas, mais le calme du séjour fait merveille : « J'avais, écrit-il, la tranquillité et le silence de la verdure, les fleurs et les parfums. J'ai écrit pour le piano et pour la flûte avec orchestre : le démon de la composition est venu me relancer alors que je ne m'y attendais pas. »

Nouveaux séjours au cours de l'hiver 1920-1921, avec des concerts à Oran et à Tunis. Les trajets en train lui font plus largement connaître les paysages, qu'il admire. En décembre 1921, il débarque à Alger pour la dernière fois.

Pendant ses premiers séjours, il habita à Saint-Eugène, la villa Simon, puis, à la Pointe Pescade, une maison appelée la villa Quinquin, assez délabrée, mais d'où il entendait la mer et le vent. Il eut un temps un appartement en ville, rue Michelet, où il composa *Phryné*, séjourna à Mustapha, au village d'Isly, à la villa Sintès, avant de retourner à la Pointe Pescade. Il fut ensuite assez longtemps fidèle à l'Hôtel de la Régence, place du Gouvernement, où le suivait son piano Erard. Ses derniers séjours se passèrent à l'Hôtel de l'Oasis, face au square qui portait alors le nom de Bresson.

LES PINS, LES FLEURS, LA TERRE

Ses lettres expriment son admiration et vont jusqu'à dire son amour pour les paysages d'Alger : « J'ai la vue du port, de la mer et des montagnes lointaines que je connais depuis longtemps, mais que je retrouve toujours avec plaisir. » Très gourmand, il ne méprise pas



les joies de la table, avec leurs particularités locales : « Je me régale des énormes crevettes que l'on trouve ici et de poisson frais », écrit-il le 3 janvier 1921 avant d'ajouter : « Je n'ai plus ni bronchite, ni catarrhe. » Ailleurs, il dit préférer les pastèques aux melons.

Ce solitaire retrouvait aussi à Alger tous les charmes de l'amitié et aussi d'une vie mondaine de grande qualité. Outre le pianiste Vincent Lorca avec lequel il donne plusieurs concerts, et le violoniste Viardot, il fréquente Charles Simian, P. Joret, les Warnier, les Laquière, et surtout la famille de Galland. C'est le père, Charles, maire d'Alger qui est à l'origine de la représentation triomphale de cinq de ses pièces en 1910 à Alger, tandis que Saint-Saëns organise à Paris les études de son fils Raoul, qui s'essaiera à la composition. Il a aussi des amis dans la nombreuse colonie anglaise. L'un

d'eux le fait déjeuner avec la princesse Béatrice d'Angleterre qu'il avait eu jadis l'honneur d'accompagner dans un de ses airs d'*Etienne Marcel*, un de ses opéras bien oublié aujourd'hui.

« Tout me plaît ici, écrira-t-il, la lumière, l'horizon et jusqu'à cette odeur spéciale que je perçois au cours de mes promenades, arôme subtil qui monte des pins, des fleurs et de la terre elle-même. » « C'est à Alger que j'aime le mieux vivre », avait-il écrit le 17 novembre 1921 à Charles de Galland. Il devait y mourir moins d'un mois après.

Ayant quitté Alger au printemps, il y revenait le 4 décembre et reprenait sa chambre à l'Hôtel de l'Oasis après une traversée un peu fatigante selon ses propres dires. Les jours suivants avaient été calmes, avec quelques travaux d'orchestration. Il avait également assisté à une représentation de *Lakmé*. Le 16 décembre après le dîner, il écouta quelques instants les musiciens de l'orchestre, puis fit une partie de dominos, qu'il gagna, marquant son succès d'une petite fleurette dessinée sur la feuille de marque, puis il monta se coucher. Quelques minutes après, il fallut appeler un médecin. « Cette fois, c'est la fin », déclara-t-il. A 23 h 20, il était mort.

A Alger, ce fut une véritable consternation. Le 19 décembre, ses obsèques furent célébrées d'abord à la Cathédrale par l'archevêque, monseigneur Leynaud ; des artistes de l'Opéra interprétèrent quelques-unes de ses œuvres et l'*Ave Verum*. Sur le ponton de la Transat, les honneurs lui furent rendus par une troupe nombreuse : quatre compagnies de Zouaves, une de Tirailleurs algériens, une de Tirailleurs sénégalais, et un escadron de Chasseurs d'Afrique... Des discours furent prononcés, notamment par le maire, le président de l'Association des étudiants dont il venait d'écrire la *Marche* et le gouverneur général, Théodore Steeg.

Des cérémonies presque aussi importantes devaient avoir lieu à Marseille, puis à Paris, pour saluer celui qui avait tenu une grande place dans la musique française de la fin du XIXe siècle et du début du suivant et dont Liszt avait dit un jour : « Il est possible d'être aussi musicien que Saint-Saëns. Il est impossible de l'être davantage. » ■

Repères bibliographiques

Janine de la Hogue

Histoire d'une mer au Sahara, par René Letolle et Hocine Nedjoudi. L'Harmattan.

Cette histoire d'une mer est l'histoire des projets, utopiques ou plus réels qu'a toujours suscités cette étendue désertique. Ce qui fait le grand intérêt de cette étude, c'est de voir la diversité des projets, les arguments avancés, les batailles livrées... Il faut reconnaître que, pour des chercheurs, la tentation était grande d'envisager toutes les possibilités et l'on ne serait pas si étonné d'apprendre que nos scientifiques, peut-être lassés d'encombrer notre ciel, s'intéresseraient à quelques arpents de sable et de rochers pour y faire un nouvel eden !

Le voyageur sans orient, par Salam Al-Kindy. Préface d'Alain Badiou. Actes Sud/Sinbad. 108 F. Il s'agit, en fait, de la poésie arabe des deux siècles précédant l'Islam. Recueillie par les philologues des premiers siècles de l'hégire, cette poésie ne saurait être étudiée comme le sera plus tard la poésie « coranique ». « Le poète, dans les odes, est l'homme d'une errance et d'une béance... La poésie du désert est souveraine... » Le sous-titre du livre en donne bien le thème : *Poésie et philosophie des Arabes de l'ère préislamique*. Un livre de spécialistes...

Deux Ottomans à Paris sous le Directoire et l'Empire. Relations d'ambassade. Traduit, présenté et annoté par Stéphane Yerasimos. Actes Sud/Sinbad. 138 F.

Ces deux relations d'ambassade dépassent le cadre des rapports diplomatiques tels qu'on les connaît de nos jours. La première est celle d'Ali Effendi (1797-1802) et le ton est à la fois condescendant et fortement intéressé. A lire ainsi la des-

cription des événements de la Révolution française vue par un Turc, cela force à réfléchir. La deuxième relation d'Abdūrahim Muhib Effendi est de 1806 à 1811 et s'intéresse à tous les détails de la vie en France (du Jardin des Plantes aux manufactures). La lecture de cet ouvrage est extrêmement intéressante, tant du point de vue anecdotique que, plus sérieusement, de l'interprétation que l'on peut faire des parties concernées.

Prisonnier des Infidèles, un soldat ottoman dans l'Empire des Habsbourg. Traduit, présenté et annoté par Frédéric Hitzel. Actes Sud/Sinbad. 138 F.

C'est ici l'histoire d'un officier de cavalerie turc qui, en juin 1688, lors d'un conflit entre les Ottomans et les Habsbourg, fut fait prisonnier et le resta onze ans. En 1699, il réussit à s'enfuir avec trois compagnons et se réfugie à Istanbul où il entreprend la rédaction de ses souvenirs d'une façon extrêmement vivante et plaisante.

L'Algérie des appelés, par Maurice Mateos-Ruiz. Atlantica. 100 F.

Profondément marqué par son expérience au moment de la guerre d'Algérie, l'auteur a voulu donner un autre éclairage à cette période. Et, tout d'abord, il explique pourquoi cette période 1954-1962 a été autant qu'une guerre franco-algérienne, un conflit franco-français. Il a choisi d'aborder le sujet à travers les œuvres inspirées par le conflit. Dès le début, il remarque que « si l'on se réfère aux chiffres, on ne peut manquer d'être frappé par un phénomène incontestable : face aux études historiques, aux mémoires, témoignages ou biographies, la littérature de fic-

tion née de l'imagination des auteurs français n'occupe qu'une place très minime. Sans entrer dans des comparaisons statistiques fastidieuses, on peut considérer que les romans français ne représentent qu'environ 15 % des deux mille deux cents ouvrages répertoriés dans le *Dictionnaire des livres de la guerre d'Algérie* publié par Benjamin Stora. Et, dans tous ces ouvrages, une part prépondérante est consacrée aux hommes politiques. Dans la vie civile comme à la guerre, il en est comme du cinéma : il exige les vedettes, les seconds rôles et les modestes figurants. En Algérie, ceux-ci furent les soldats du contingent ». Et, ajoute l'auteur : « c'est pour cette raison et pour lutter contre cette véritable injustice à l'égard des jeunes appelés qui sont restés trop longtemps *les petits, les obscurs, les sans-grades*, que j'ai tenu à écrire cet ouvrage. Restait à trouver un *angle d'attaque* original... Il me restait une possibilité qui, à ma connaissance, n'avait pas été exploitée : examiner la façon dont les œuvres de fiction – en littérature et au cinéma – avaient traité ce problème. » N'étant pas absolument d'accord avec le choix fait par l'auteur de dix ouvrages de référence, même s'ils sont de fiction, car ils sont bien souvent de parti pris (en particulier le livre de Philippe Labro et le film qu'on en a tiré est aussi médiocre), il m'est difficile de porter un jugement impartial sur l'étude de Maurice Mattéos-Ruiz. Néanmoins l'originalité de son approche et l'honnêteté que l'auteur semble manifester rendent l'ouvrage fort intéressant. On pourrait en discuter avec lui de manière certainement très profitable...

Souvenirs de captivité et d'évasion.

Mai 1940-mai 1941, par Hubert Penet. 2, avenue d'Alsace, 95300 Pontoise. 60 F + 20 F de port. Dessins de l'auteur.

Parti de Tunis en août 1940, l'auteur est de retour chez lui en 1941. Mais en un an il aura parcouru approximativement 2 800 km en bateau, 2 600 km en train, 400 km en camion, 350 km à pied, soit au total 6 150 km. Fait prisonnier à Laon, il est emmené en Allemagne, à Trèves d'abord, camp de triage, puis en Silésie,

dans un stalag VIII C à Sagan. La chance lui permet de travailler dans une ferme. Il va pouvoir avec d'autres camarades mettre à exécution un projet d'évasion. C'est cela qu'il raconte dans ce petit livre émouvant, évasion jalonnée d'incidents, les uns cocasses (un pommier mort leur semble une sentinelle allemande), les autres assez mystérieux, à la limite du miracle.

Mon pays, mieux que Damas et soie écarlate, par le père Roger Duvoilet.

Collège Saint-Georges du Marteroy, 70000 Vesoul. 79 F + 21 F de port. Voici le tome XIX de l'œuvre entreprise par le père Duvoilet et consacrée à la mémoire. Le principe, comme dans les autres tomes, est de donner des articles sur des villages, des villes d'Algérie, abondamment illustrés de photos fournies au père par des amis en général. Les trois départements, Alger, Oran, Constantine et le Sahara sont ainsi présentés en écriture et en photos pour notre plus grand bonheur. Le père se fera un plaisir de vous envoyer le sommaire de sa collection si vous n'êtes pas ses fidèles lecteurs. Nous ne pouvons que le remercier de sa fidélité, de ce devoir de mémoire qu'il a rempli tout au long de ces années et nous attendons avec impatience le numéro XX.

Mémoire d'Algérien, par Mohammed Mechouat. Editions La Bruyère. 88 F.

L'auteur nous explique, dans une sorte de postface, pourquoi il a écrit ce livre. « Les livres qui relatent la problématique algérienne, ont été l'œuvre de spécialistes qui ont occulté l'opinion du citoyen ordinaire. Mon analyse est personnelle. Elle traduit l'expression et la volonté de comprendre l'Algérie actuelle, à travers les événements que je juge pertinents au regard du passé. » Cet essai est un constat d'échec. L'auteur avait, semble-t-il, désiré l'indépendance de l'Algérie. « A cette époque, dit-il, les rêves étaient permis... L'Algérie est un pays qui aurait pu avoir une autre destinée que celle qu'il subit aujourd'hui. Il était un des plus modernes d'Afrique, sa capitale était une merveille du monde. » Son analyse de la situation politique de son pays apparaît tout à fait intéres-

sante et bien étudiée. Que l'auteur nous permette néanmoins de lui faire remarquer que si Alger lui paraît une merveille du monde, la France y est peut-être pour quelque chose ! Pourquoi, dès lors, écrire cette phrase : « Le citoyen algérien n'était pas exigeant, il venait de voir le jour après une longue nuit coloniale... » La suite du paragraphe est du même ordre, une accusation péremptoire...

Les Français en Tunisie pendant la Révolution (1789-1802), par François Arnoulet. La Pensée universitaire, 13090 Aix-en-Provence. 60 F.

« Parmi les différentes Echelles de la côte nord de l'Afrique, Tunis, en cette fin du XVIIIe siècle, était particulièrement un centre actif... La colonie française s'occupait surtout de transactions commerciales, toutefois, à côté des six maisons marseillaises qui y étaient représentées, on comptait des artisans, médecins, chirurgiens, boulangers, perruquiers, aubergistes et domestiques. » Les événements de la Révolution française ont eu de profondes répercussions sur la vie des Français à Tunis et François Arnoulet les décrit et les analyse fort bien. Dans son dernier chapitre, il nous indique que la colonie française en 1802 retrouve une vie plus normale et il conclut : « Toute la moitié du XIXe siècle sera marquée par un redressement spectaculaire du négoce entre Tunis et Marseille, redressement qui précédera et accompagnera la pénétration industrielle et capitaliste après 1850. » Un important appareil de notes et d'annexes et une très bonne bibliographie complètent ce fort intéressant ouvrage. Chez l'éditeur « Mémoire de notre temps », François Arnoulet a publié un autre ouvrage, *Tunisie 1881* (120 F.). Ces ouvrages sont disponibles chez l'auteur : Pelcourt, route de Saint-Canadet, 13100 Aix-en-Provence.

Tétouan, ville andalouse marocaine, par Jean-Louis Miège, M'hammad Benaboud et Nadia Erzini. Collection Patrimoine de la Méditerranée, CNRS Editions.

Tétouan, connue dès 710, modeste bourgade à la fin du XVe siècle, dut son essor à l'arrivée des émigrés de Grenade fuyant la reconquête chré-

tienne. Fortement soutenue par l'apport intellectuel et commerçant de ces musulmans andalous, la ville s'enrichit en outre d'apports ottomans et de ceux des Berbères. Elle s'ouvrit à des échanges avec l'Europe et le Moyen-Orient. Cet ouvrage, très illustré, très documenté, s'inscrit dans une collection qui se propose de faire revivre des villes « patrimoine de la Méditerranée », de manière originale, l'imagination du passé se mêlant étroitement à la réalité des documents historiques. Complété utilement par des annexes (notes, bibliographie, chronologie), par des cartes, c'est un ouvrage scientifique, accessible à un public curieux et cultivé.

Trois nuits pour une aurore, par Paul Bellat, préface de Michel Suffran. Les Dossiers d'Aquitaine. 50 F.

Hérode Antipas, Judas, Ponce Pilate ont chacun connu ce que nos esprits modernes pourraient interpréter comme des remords. Dans la préface, Michel Suffran nous parle de Paul Bellat : « A lire les pages inspirées de *Trois nuits pour une aurore*, on comprend mieux qu'elles aient pu surgir d'une expérience personnelle vécue par leur auteur : la terre d'Afrique du Nord où tant d'années il œuvra et dont la mémoire vive pénètre toujours sa pensée et sa parole. Cette terre de clarté et d'eaux vives, aujourd'hui maculée de sang n'est pas si éloignée de la Palestine romaine où, voici près de deux millénaires, se déroula ce qui n'aurait dû être qu'un insignifiant fait divers (le supplice et la mort ignominieuse d'un agitateur parmi tant d'autres) mais demeure l'épicentre d'un séisme intemporel dont les ondes de choc ébranlent encore nos consciences. » Les trois récits qu'il intitule *La tête entra* (Hérode Antipas), *Jésus, tu m'as trahi* (Judas) et *Je me lave les mains du sang de ce juste* (Ponce Pilate) sont d'une très grande force et, basés sur des faits authentiques, ont une grande sincérité. Paul Bellat, qui avait eu en Algérie le grand prix littéraire, vient de recevoir le prix Verlaine de l'Académie française, après la Palme de la poésie africaine et le prix de la Société des Agrégés d'Aquitaine. Michel Suffran, qui a préfacé l'ouvrage de Paul Bellat, est

lui-même auteur d'un récit, *Pilate aux mains nettes*, paru chez Harriet (Jean Curutchet).

Si jamais je t'oublie, Algérie, par Pierre Dimech. Les Presses Littéraires, 66240 Saint-Estève. 75 F. 25 ans d'algérianisme, d'articles, de chroniques, regroupés par thèmes, par l'auteur de *D'une jetée, l'autre* (Jean Curutchet). Nous en parlerons dans notre prochaine chronique.

EN SOUSCRIPTION :

C'est nous, les Africains. Bande dessinée d'Evelyne Joyaux-Brédy, dessins de Pierre Joux. 80 F + 30 F. de port : 1, Belvédère des Trois Moulins, 13100 Aix-en-Provence.

Notre ami Maurice Faivre nous a proposé cette analyse d'un livre écrit par une Algérienne. Le voici.

L'enfant des deux mondes, roman par Karina Berger. Editions de l'Aube, 1998.

Les deux mondes décrits par l'auteur, jeune Algérienne de Médéa, sont ceux d'une France idéalisée par sa culture, et d'une Algérie qui refuse toute évolution.

Incarcéré parce qu'il n'a pas compris ce que lui disait le juge, son grand-père s'est appliqué à apprendre le français et à entrer dans la fonction publique. Suivant la même voie, son père est interprète judiciaire, et sa mère veut devenir institutrice. A l'école primaire de Médéa, Karina a une merveilleuse maîtresse, madame Viallais, si belle qu'elle pourrait figurer sur la couverture de *Jours de France*. Ses lectures sont celles de la Bibliothèque verte, Heidi est son héroïne. Ses amies sont chrétiennes, elle assiste à une première communion à l'église Saint-Charles d'Alger. Une visite aux moines de Tibherine confirme dans son esprit le jugement de Mahomet : « *Ils sont sans orgueil.* » Invitée en France par son amie Marianne, elle est fascinée par le paysage étourdissant du Puy de Dôme et par les pommiers en fleurs, qui n'existent pas en Algérie.

Ses relations avec la religion musulmane sont dès l'abord conflictuelles. Elle interroge sa grand-mère : « *Pourquoi seuls les musulmans iront-ils au*

paradis ? Même la Chinoise qui n'a jamais entendu parler d'Allah ? » A l'école coranique, elle ne comprend pas l'arabe, récite quelques versets du Coran, ne retient que la *Fatiha* qu'elle mélange au *Notre Père* appris de ses camarades. On lui dit que les Français sont sales. Lors d'un voyage à Kairouan, elle constate que la visite de la mosquée est interdite aux Européens. Elle est choquée par le conformisme religieux des adultes, leurs questions triviales (*Peut-on pisser debout ?*) et par l'hypocrisie des hommes, qui recherchent des relations sexuelles avec leurs petites nièces ou leurs cousines, tout en interdisant à leur femme de sortir et de parler au voisin.

Elle fait, en 1962, l'expérience de l'indépendance. L'Algérie est libre, cela signifie pour beaucoup que « *il faut savoir se servir, c'est la nouvelle règle civique. La France doit payer, elle nous doit bien ça !* » Au lycée d'Alger, elle participe au chahut général des élèves qui récoltent des zéros en se moquant des professeurs égyptiens, islamistes incultes expulsés par Nasser. Au cimetière de Bab-el-Oued à l'abandon, les enfants jouent avec les crânes. Elle assiste avec tristesse au départ du colonel Helloin, qui aurait voulu rester à Alger et se sent rejeté. Elle critique le rapatriement des cendres de l'émir Abd-el-Kader, qui avait souhaité rester près de son maître Ibn Arabi. Monitrice dans une colonie de vacances pour enfants de *chouhadas*, elle s'ingénie à leur faire jouer Molière.

L'épilogue de cette histoire – sans doute autobiographique – ne saurait surprendre. Paris est devenu « *terre d'adoption* » de Karina. Définitivement séduite par « *la liberté prodigieuse des Français* », elle renoue à la Bibliothèque nationale avec « *la plus belle des cultures* ». On aurait aimé un jugement plus critique sur une liberté et une culture qui ne sont plus ce qu'elles étaient. Le regard sur l'Algérie actuelle et sur l'Islam qui y est pratiqué est sans nuances. Il existe heureusement des Algériens et des musulmans ouverts à la modernité et à la tolérance.

Ce petit livre est écrit dans une langue lumineuse, fort agréable à lire. L'imprégnation culturelle de madame Berger est parfaite. ■

Carnets de route marocains en 1912

René-Maurice Graindorge



Nommé médecin-lieutenant au 2^e Chasseurs d'Afrique en octobre 1911, le docteur Graindorge découvre le Maroc, la routine et les imprévus. Il écrit alors ses impressions dans des carnets de route qui nous font connaître quelques aspects de sa vie quotidienne. C'est le docteur Maxime Rousselle qui a découvert ces textes et les a publiés.

L'extrait que nous vous présentons ici a été choisi pour son côté anecdotique qui ne doit pas faire oublier l'héroïsme de ces médecins confrontés à des situations tragiques, à la difficulté d'une médecine de guerre dans des conditions très précaires. Comme a dit Kipling, ceci est une autre histoire que nous vous conterons une autre fois.

Pour l'instant, suivons le docteur Graindorge qui est à Oudjda.

J'ai, comme clients particuliers, les hôtes de la prison militaire. tristes gens. Bat. d'Af. récidivistes du vol ou du couteau, légionnaires déserteurs, etc. Au début ils étaient nombreux car aller à la visite, c'est une occasion pour sortir, pour traverser la cour, pour échanger un signe



ou jeter un billet, pour préparer une évasion. Mais j'ai eu bientôt fait d'instituer, d'accord avec le gardien-chef, un régime d'observation et d'isolement où le séjour de vingt-quatre heures dans une cellule, en compagnie d'un litre d'eau bouillie et du médicament réclamé, et surtout l'annonce de la continuation du

régime en cas de non guérison rapide diminuait, dans de surprenantes proportions, cette clientèle spéciale...

Accompagné, pour venir ici, un bataillon de zouaves rejoignant Taourirt et fait de nouveau les deux étapes sur la route monotone. Trouvé Orticoni sa valise prête, qui me reçoit d'autant plus joyeusement que mon arrivée lui donne son départ. Il est en gandoura et pantoufles et se demande comment il va faire rentrer dans son uniforme son abdomen qui a crû en liberté de façon inquiétante. Il me laisse voir son installation, c'est-à-dire une assez grande pièce suffisamment fraîche et sympathique avec des nattes et sa cloison de toile qui donne l'illusion d'une chambre et d'un bureau. Elle a été occupée autrefois par Bouchet et l'on conserve, clouée à la porte, la «poire de zinc» découpée, insigne de l'Ordre que mon ironique ami avait fondé à l'insar des «cafards» ou «tarentules» d'autres postes perdus et dont il était très fier d'être le Grand-Maître.

La garnison est composée de deux compagnies de tirailleurs commandées par le capitaine J., commandant d'armes hurluberlu, bon vivant et un peloton de chasseurs avec Mativet que j'ai grand plaisir à retrouver ici. Je fais de suite popote avec lui, le lieutenant des Affaires indigènes, le joyeux et subtil Garbies, dont la verve méridionale nous égaye de ses histoires et de ses calembours intarissables, avec l'officier des subsistances que sa situation rend précieux ainsi que ses qualités d'administratif.

Mativet est un bon chasseur et le pays regorge de perdreaux, de lièvres, de gangas, même d'outardes et notre table, accueillante aux passagers, en est abondamment fournie.

J'assure le service d'une petite infirmerie qui serait bien vide si elle n'était pas alimentée par les malades de la garnison. Mais elle sert de gîte d'étape, c'est-à-dire que toutes les deux ou trois nuits, elle héberge les malades et blessés évacués de l'avant. Ils s'y reposent vingt-quatre heures et sont traités et soignés. Leur arrivée et leur départ se font de nuit pour éviter la chaleur et je préside en pyjama, coiffé du képi, marque de mon grade. Mes infirmiers et moi, nous ingénions à rendre très confortable ce repos dont ils ont grand besoin après cinquante kilomètres de cahots en araba. Les chasseurs du poste assurent leur escorte.

Gîte d'étape aussi pour les disciplinaires qui rejoignent la section de répression de Merada et

dont la mise en route nécessite parfois mon intervention. Il est rare que quelques-uns n'essaient pas de tâter le toubib et de surprendre sa bienveillance; mais la fermeté est nécessaire avec ces messieurs. J'ai appris à les connaître à Oudjda. Dernièrement certains d'entre eux qui avaient éprouvé un échec auprès de moi à leur départ (*d'Oudjda*) ont eu la désagréable surprise de me retrouver à Mestigmeur à leur arrivée! Je vais de temps à autre à ce poste qui n'a pas de médecin et levé avant l'aube, grâce à eux, j'en avais profité pour faire une visite (le temps d'un galop de vingt-cinq kilomètres mais Soudard avale ça), et leur premier soin avait été de réclamer un toubib, ils ont dû croire que j'avais le don d'ubiquité.

Assez souvent aussi, je vais jusqu'au camp du Génie, chargé de l'établissement de la voie ferrée. Il y a un lieutenant qui s'obstine à jeter sur un oued un pont qui est emporté à chaque crue. Il a sous sa tente sa jeune femme et son petit enfant. Ce séjour ne vaut rien à ce pauvre gosse, au point que je dois persuader la mère non sans peine, qu'elle doit le ramener en France, et vite, si elle veut le conserver.

UNE RÉPUTATION QUI GRANDIT

La partie la plus intéressante de mon service est constitué par l'infirmier indigène : une petite case sur la place, avec un vieil infirmier arabe. Et les jours de marché surtout c'est toute une cohue de gens qui viennent de fort loin, chercher la quinine, l'iodure ou l'antiseptique avec quoi on fait des cures merveilleuses. Avec les enfants, on mène aussi les vaches, les chevaux et les chameaux malades. Et je soigne tout cela, avec le même succès et ma réputation s'étend, comme celle d'un grand toubib, d'un marabout puissant.

Cette réputation serait suffisante, dit-on, pour me permettre d'aller loin dans le pays, sans escorte. Mais tous mes ex-clients seraient-ils capables de résister à la tentation d'acquérir pour le prix d'une cartouche et de ma peau, un bon cheval et un revolver?

J'ai conservé à l'infirmier pendant quelque temps un vieux caporal de Légion, fatigué, bonnes façons, barbe grise, qui s'occupe à de vagues écritures dans un coin de la pièce qui sert de bureau. Un après-midi, le lieutenant G. me racontait en sa présence, à laquelle il ne prenait garde, qu'il était ennuyé par des affaires de famille embrouillées, qui le contraignaient peut-être à aller en France.

«Je m'excuse d'avoir entendu, dit alors respectueusement le caporal en se soulevant de sa chaise, mais je pourrais rendre service à mon lieutenant.

— Comment? Vous vous y connaissez en ces choses-là?

— Ma foi, oui, mon lieutenant, je suis ancien notaire...»

Ils eurent ensemble plusieurs conversations dont G. se montra très satisfait puisqu'il put ainsi éviter un voyage inopportun.

Mon infirmier est un vieux tirailleur, combattant de 1870. Il parle souvent de la campagne, dont il ne paraît pas avoir vu grand-chose du reste. Mais il a gardé surtout le souvenir attendri de certains petits cafés de Pontarlier où il y avait des arbres dans des caisses et où l'absinthe coûtait deux sous. Ce souvenir effaçait tous ceux de Marseille ou de Paris où il avait été cependant. Il a une solde de vingt francs par mois mais aussi les bakchichs des malades pressés de passer les premiers. Comme aussi notre popote est abondamment alimentée en œufs, poulets, légumes que les malades apportent – habitude indestructible – pour se faire bien voir du toubib.

Àjouterai-je que mes fonctions veulent aussi que je sois le médecin de ces «dames»; ce qui me fait accueillir avec égard dans leur établissement modeste, mais si fréquenté, dont j'ai la haute surveillance pour l'hygiène du troupeau. Celui de l'administration et de la clientèle de

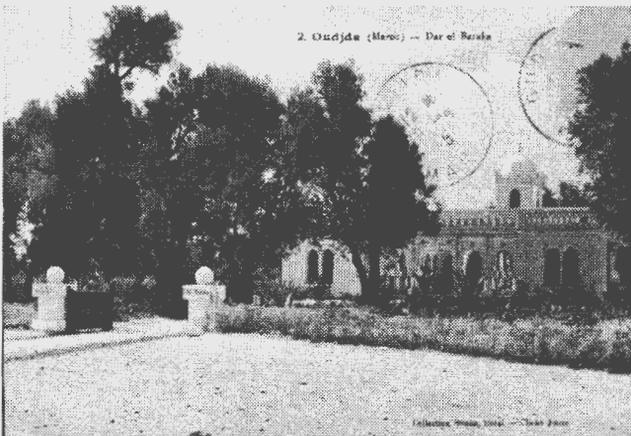
quelques mercantis juifs de la Place, qui n'ont aucune peine à accepter le principe de la gratuité des soins.

LA MORT ET LA VIE

Ces jours-ci un détachement de renfort avait abandonné à mon infirmerie un petit zouave bien malade et le pauvre diable est mort. Dans le petit cimetière du poste on a commencé de creuser une fosse et télégraphié à Taourirt, au père Laurent Philippe de venir pour le service funèbre.

A midi la diligence est arrivée sans lui, à quatre heures le capitaine a décidé qu'on ne l'attendrait plus. Lui-même, au bord de la fosse, a dit une prière et prononcé quelques mots. Mais voilà que vers six heures nous avons vu, à cheval, suivi d'un chasseur d'Afrique, arriver le père. Il était suant, sanglant, tout égratigné, son froc déchiré. Sans vouloir rien attendre, il a voulu aller au cimetière pour dire le *De profundis* qu'il apportait de si loin.

A son retour il nous a raconté son aventure. Quand on lui a remis le télégramme, le matin, la diligence était déjà partie. Faute d'autres moyens de locomotion, simplement, sans souci des cinquante kilomètres de piste, sans peur des rôdeurs, sous un grand soleil d'août, tenant à la main la valise des objets de culte, il s'était mis en route, tout seul, à pied. Il était arrivé à mi-



chemin, à Mestigmeur, et là le lieutenant des chasseurs d'Afrique lui avait donné un cheval et un homme d'escorte. Le père a sauté à cheval et piqué des deux car l'heure avançait. Mais le cheval surpris s'était emballé et avait fait choir son pauvre cavalier dans une zériba où de la soutane et de la peau étaient restées. Il était remonté, sa valise cahotant en travers de la selle, et il était enfin arrivé, quand même, mais hélas trop tard... Il dina avec

nous, mais il était si las, si las, le pauvre homme, qu'avant le dessert, tout doucement il s'endormit. Il fallut presque le porter pour le coucher sur un lit de l'infirmerie.

Mes heures de liberté, je les passais avec mes camarades en promenades à cheval, en préparation de courses ou de concours hippiques et aussi au polo.

On commençait à peine à jouer à ce jeu dans la cavalerie française et personne n'en avait encore une réelle expérience. Seul le vétérinaire-capitaine Belval qui venait de Paris en possédait quelques principes et nous apprit les règles du jeu.

Quant aux chevaux, ils étaient nombreux. Nous les prenions soit aux escadrons de chasseurs soit parmi ceux rassemblés à Oudjda pour former un escadron de spahis marocains.

Certainement ces parties de polo, que nous jouions en fin d'après-midi sur le champ de

manœuvre où un terrain avait été aménagé, n'étaient pas comparables à celles que j'ai vues à Bagatelle ou à Vittel, mais étaient un délassement ainsi qu'un magnifique exercice.

Quant aux chevaux, c'était pour eux le meilleur des dressages et ces barbes très intelligents suivaient la balle luttant entre eux de vitesse, s'arrêtant, repartant en sens inverse, comme le «Chat maltais» dans le célèbre roman de Kipling. Ils finissaient même, dans l'émulation, par se mordre et se taper. Il fallait alors les remettre dans le rang.

Parmi les joueurs il y avait aux chasseurs le capitaine Chevalier, qui devint un grand ami. Rouvier, jeune camarade si gentil, promis à une si brève destinée, de Heine, plein d'entrain et les officiers des spahis du nouvel escadron Ving, Dessirier, de Torcy...

Cet escadron, qui était un ancien Tabor marocain, constituait un des premiers essais de mise sur pied de ces troupes marocaines qui devaient peu après se couvrir de gloire. Celui-là, le 5e où j'étais chargé du recrutement des hommes, fut le noyau du 1er spahis marocains que je retrouvai plus tard en Syrie. Les hommes que j'avais connus étaient devenus de vieux chevrons ou des sous-officiers.

PORT-SAY, VILLE ÉTRANGE

J'eus aussi l'occasion de faire, avec mon camarade Warren une excursion intéressante sur la côte. Nous y vîmes avec quelque stupeur cette ville étrange de Port-Say, création d'un richissime hurluberlu, dont le port était envahi par le marécage et les essais de plantation de coton, par la brousse.

Des panneaux de bois figurant des forts, des maisons et destinés à faire impression aux gens venant du large, s'y écroulaient dans les hautes herbes.

Au retour de Solle, je restai encore quelque temps à Oudjda, au service de la Place, puis je retournai à Taourirt où était, je n'ose dire la garnison, mais le lieu de stationnement de l'E.M. de mon régiment. Je fis le chemin, cette fois-ci sur un camion automobile, ce qui était dans les moyens de transport une incontestable amélioration. J'y fus encore affecté au service de la Place, ce qui était sans grand intérêt.

La vie était assez monotone à Taourirt, un vague village européen se construisait peu à peu. Le père Philippe aidé par quelques soldats avait construit une petite chapelle. Bien pauvre en vérité, mais si touchante aussi. Je quêtai auprès des miens pour lui faire envoyer quelques ornements et un peu de linge d'autel et je fis venir de la maison où elle était reléguée au grenier, une statue de la Vierge qui avait orné notre chambre d'enfant et qui reprit ainsi, ici, une place d'honneur.

Bonne camaraderie au poste. Soirées un peu crapuleuses dans les bistrotts où le commandant de Tinon, pianiste émérite et grand artiste, nous fait danser avec acharnement sur un instrument désaccordé avec les belles de toutes les couleurs de l'endroit : Zineb, compagne de notre camarade L. ; Zorah, Aïcha, gentils ouistitis, poules espagnoles des tournées qui rythment des fandangos échevelés. Ö somptueux couscous, riz à l'espagnole merveilleux, cuisinés savamment par les pensionnaires de la «maison Angela» pour le colonel Féraud, le grand maître des Affaires indigènes, seigneur tout-puissant, souriant et paternel. ■

Carnets de route du docteur Graindorge, présentés par le docteur Maxime Rousselle. 140, rue Vieille Tour, 33400 Talence.

La nostalgie de Marcello-Fabri



Méditerranée, osmose des races,
Amour du soleil, de la mer,
Rivages de chaleur, hallucinations,
C'est tout cela qui a guidé
Et inspiré le peintre et le poète.
La paix, l'esperanto,
La lumière douce,
Ouverture de l'esprit, de l'âme,
Firent de lui un écrivain, un
Artiste mais aussi un pamphlétaire,
Brisé par le malheur de son pays.
Retrouvant son écriture, sa peinture,
Il nous semble aussi trouver l'espoir.

Marcel-Louis Faivre, né à Miliana d'une famille de Franche-Comté, prit le pseudonyme de Marcello-Fabri pour son premier ouvrage, Hallucination. Amoureux de la langue française, il le fut aussi des couleurs d'Alger, du Sabel. Voici quelques vers d'un long poème qui traduit déjà par son titre ce qui fut une part importante de sa vie : Nostalgie. Quel beau mot !

La ville blanche est un losange enamouré
comme le ventre ensommeillé d'une odalisque.
L'amirauté, toute dorée, en plein soleil,
me fait songer à des-sultanes-vêtues-d'or
dont les paons accourus par la darse turquoise
envoient leur roue en dais pour tapisser le ciel...
La baie incurve sa rotondité mobile
et les voiles triangulaires la mesurent...
– Alger, je t'ai rêvée ainsi qu'une amoureuse
toi parfumée, et soleilleuse, et pimentée ;
tu es plus belle encor d'être si loin, la pluie
d'ici, la pluie habille comme une magie
le gris du ciel, avec-tout-l'or-de-ton-soleil...

Jacarandas mélancoliques, bougainvilles,
plus somptueux et chauds qu'un tapis de Rabat,
comme vous êtes moi, comme vous m'êtes frères.
Lorsque le soir teinté de profonde amertume

descendait aux coteaux qui chevauchent la ville.
J'ai vu, jacarandas, pendre vos chevelures
et se livrer votre âme triste qui s'élance
comme pour prolonger vos gestes bégayants.

... Et j'aurais désiré vos vivantes caresses,
bougainvilles si pleins-d'une-luxure-vierge ;
tout mon corps eût voulu se noyer dans vos fleurs,
et mon âme se perdre et se joindre à la vôtre
où mes pensers pourraient emprunter vos couleurs ;
mon songe habite aussi vos fleurs mauves et pourpres
et je vibre sans fin quand le vent vous titille
jacarandas mélancoliques, bougainvilles...

Quand l'aile des baisers battra sur nos échine
les frissons moelleux courront comme un fluide
et tes yeux infinis qui changent de couleur
seront un blond cristal allumé d'hydromel.